A PROPOS DES CÉRAMIQUES CAMPANIENNES DE FRANCE ET D'ESPAGNE

par Jean-Paul MOREL

On se propose ici :
— de résumer un rapport introductif présenté à l'occasion des journées d'étude sur la céramique campanienne organisées par la Fédération Archéologique de l'Hérault à Montpellier les 17 et 18 décembre 1977 ;
— de transcrire la substance des débats qui, lors de cette rencontre, ont suivi les communications ;
— de commenter certains résultats, certains problèmes mis en évidence lors des communications elles-mêmes et repris dans les articles qui composent le présent recueil ;
— d'examiner les observations faites en France et en Espagne à la lumière des données italiennes et africaines.

Les intérêts et les expériences propres des participants ont dicté lors de la rencontre de Montpellier, comme ils nous le dictent ici, le choix des sujets abordés : d'une part les céramiques à vernis noir « locales » de Gaule et d'Ibérie, dont la connaissance a grandement bénéficié d'enquêtes à la fois diverses et voisines ; — d'autre part, les céramiques « à grande diffusion », parce qu'évidemment elles sont dans la Catalogne, le Languedoc ou la Provence ce qu'elles sont ailleurs, et peuvent y être étudiées efficacement, à condition toutefois de ne pas perdre de vue les renseignements fournis par d'autres régions du monde méditerranéen.

Après avoir préalablement abordé quelques problèmes généraux de méthode, j'envisagerai donc successivement ces deux catégories de céramique, et traiterai pour finir certains cas ou sites particuliers.

N.B. : Les références se font généralement sous une forme abrégée : on se reportera pour plus de précisions à la bibliographie donnée en tête du présent volume ; — *supra* précédé d'un nom d'auteur renvoie à l'un des articles du présent volume ; — « F » suivi d'un nombre renvoie à ma nouvelle typologie de la céramique à vernis noir (*Céramique campanienne : les formes*, à paraître).

1. — PROBLÈMES DE MÉTHODE ET DE CLASSEMENT.

Les problèmes de terminologie et de typologie sont encore capitaux pour la campanienne, et requièrent une certaine priorité : à quoi bon confronter opinions et résultats si chaque interlocuteur donne aux mots et aux chiffres un sens différent ? Toutefois le consensus semble désormais prévaloir sur des points importants.

1.1. — Les productions :

1. 1. 1. L'accord est à peu près complet sur l'opportunité de donner une acception précise et limitée aux termes qui désignent les classes de campanienne, ou productions — mots que pour ma part je préférerais à « style », employé naguère par J. Jannoray et encore utilisé par certains de nos collègues pour désigner les diverses classes de pâte et de vernis, mais qui peut-être s'applique mieux à des tendances esthétiques (comme la tendance « toreutique » de certains vases d'argile, pour reprendre une expression de W. Schiering) dont l'extension peut dépasser de beaucoup un atelier ou un groupe d'ateliers. Il n'est presque plus personne pour appeler campaniennes A, B et C l'ensemble des campaniennes à pâte (respectivement) « rouge », « claire » et « grise ». Peu de réticences désormais pour restreindre à la céramique de Syracuse l'appellation de campanienne C, moins encore pour limiter à la céramique de Naples-Ischia celle de campanienne A. La B en revanche continue à poser un problème à cet égard (cf. *infra*, 3.4.1.), mais il paraît à tout le moins admis qu'il est préférable de réserver ce terme à des productions italiennes.

Passons à une époque antérieure. L'unanimité n'est pas encore faite sur l'acception de « protocampanienne » — pour les chercheurs languedociens, l'ensemble des céramiques du IIIe s. antérieures aux grandes productions ; pour d'autres, dont je suis, certaines céramiques de Campanie autour de 300. Mais « précampanienne » désigne presque toujours les céramiques attiques ou assimilées qui précèdent et accompagnent le développement des productions à vernis noir proprement occidentales : la précampanienne regroupe donc la céramique attique et toutes les fabrications « pseudo-attiques » (M. Py) qui s'en inspirent si fidèlement qu'il est parfois difficile de les en distinguer. Cette catégorie est particulièrement importante en Espagne, et il en est de même dans l'ensemble de ce que j'appellerais l'« aire punicisante », vaste zone comprenant l'Afrique du Nord, de la Tripolitaine au Maroc, le littoral méridional et oriental de l'Espagne jusqu'à l'Ebre, les Baléares, la Sardaigne et la Sicile occidentale, où se décèlent des traditions céramiques communes. L'appellation de « précampanienne » présente l'avantage, comme l'observait Y. Solier, de ne pas préjuger de la provenance réelle de ces céramiques dont les origines géographiques peuvent être très diverses malgré un « style » atticisant indéniable.

1. 1. 2. Une autre nécessité va de pair avec ce resserrement des acceptions : celle de définir autant de « productions » que possible, c'est-à-dire autant qu'autorisent à en isoler, au moins provisoirement, la combinaison des caractéristiques techniques, des formes, des décors, des signatures, de la répartition géographique. Au noyau désormais épuré des campaniennes A, B et C, à quelques grands groupes — précampanienne, céramique de Gnathia — dont il restera à dénombrer les composantes, à des ateliers ou groupes d'ateliers assez importants et relativement bien individualisés, comme l'atelier des petites estampilles, la céramique de Teano, la céramique capouane, la céramique de Calès, les Heraklesschalen, l'atelier Nikia-lôn, la production des anses en oreille, la céramique arétine à vernis noir, et quelques autres récemment définies (cf. *infra*, 2. 3.), s'ajoutent et, plus encore, s'ajouteront une multitude de productions à l'échelle du village ou du terroir. En cataloguant en marge de ma nouvelle typologie des formes, d'après des publications antérieures et des observations personnelles, quelque 70 « fabriques », j'ai le sentiment d'être resté très en-deçà de la réalité : une céramique relativement facile à produire, utilisée pendant trois ou quatre siècles sur un bon million de km^2, n'a pas pu ne pas donner naissance à des *centaines* d'ateliers, dont l'inventaire s'allongera à mesure que viendront au jour les officines elles-mêmes ou que progresseront l'étude typologique et les analyses de laboratoire.

Il est important que cette tendance s'affirme, dans la mesure où :
— elle évite des erreurs grossières d'attribution et, partant, de chronologie ;
— elle refuse l'italianocentrisme et notamment — qu'on me passe l'expression — le magnogrécocentrisme, et met l'accent, fût-ce dans un domaine modeste, sur la vitalité des particularismes locaux, avant que ne s'ébranlât avec la campanienne A le rouleau compresseur de l'expansion commerciale italienne ;
— elle pallie l'impossibilité de fait de se représenter un vase isolé d'après une description de ses caractéristiques techniques, aussi minutieuse soit-elle. Une production ne tombe dans le domaine public qu'après avoir fait l'objet d'une définition et d'une description *globales* — pâte et vernis, formes et décors —, dont chacun peut se pénétrer, le moment venu, à l'aide d'une expérience personnelle, et à laquelle on peut renvoyer une bonne fois pour toutes. Cette exigence d'une définition des fabriques est simple, mais inéluctable.

1. 2. LES FORMES.

1. 2. 1. — Détails de la forme.

Le consensus se confirme sur un autre point, corollaire du précédent et dont l'intérêt n'apparaissait guère évident voici dix ans encore : on n'a pas tout dit de la « forme » d'un vase quand on a décrit sa silhouette d'ensemble. Les « détails » de cette forme revêtent une importance considérable dès lors qu'il s'agit, justement, de définir une production de façon restrictive, ou encore de préciser une chronologie. Au premier rang de ces détails figure la section du pied, dont M. Lamboglia avait d'emblée perçu l'importance et dont une première typologie tout à fait préliminaire (Morel, *Forum-Palatin*, 1965, avec 20 types) est maintenant précisée par la distinction de quelque 150 types différents (Morel à paraître b). Mais tout est significatif en ce domaine : nombre et emplacement des sillons, aspect du fond externe (plat ou à protubérance centrale, prolongeant ou non la courbe de la paroi externe, etc.), sans compter, bien entendu, l'analyse des éventuels décors. On doit d'autant plus considérer de tels détails pour la campanienne que celle-ci n'offre pas, sauf exception, ces critères de classement relativement clairs que sont les marques de fabrique ou les décors complexes. Ces recherches gagnent à être complétées par des observations techniques comme celles que Ch. et P. Arcelin tirent de leur propre expérience du façonnage des céramiques (cf. p.ex. Arcelin, *supra*, 2. 1. 2.) : au delà du constat de présence et de la mensuration, ces observations permettent d'expliquer le comment, sinon le pourquoi, de certains détails.

1. 2. 2. — Typologie des formes.

1. 2. 2. 1. En contraste avec ces accords de principe ou de fait, la rencontre de Montpellier a mis en lumière les graves problèmes que soulève la nomenclature des formes, véritable babel qui défie souvent la compréhension mutuelle. La céramique campanienne se trouve à cet égard dans une situation qui n'est pas fréquente dans le domaine de la céramologie : ses très nombreuses formes sont loin d'être toutes répertoriées, comme c'est grosso modo le cas pour les diverses sigillées italiques, gauloises ou africaines ; mais d'autre part ceux qui l'ont étudiée ont souvent hésité, lorsqu'ils repéraient quelque forme « nouvelle », à compléter la typologie de base — celle de N. Lamboglia — en un système proliférant et non unitaire, qui serait à la longue effroyablement difficile à utiliser, comme c'est le cas pour les amphores et surtout pour les lampes romaines. La typologie de la campanienne est donc actuellement sommaire, avec les avantages (maniabilité, accord pour l'essentiel) et les inconvénients (nombreuses équivoques « de détail » dont les incidences historiques sont parfois graves) que comporte une telle situation.

1. 2. 2. 2. Prenons l'exemple de la campanienne A. Sans être extrêmement diversifiées, ses formes sont toutefois nettement plus nombreuses que celles qu'ont cataloguées N. Lamboglia et quelques autres. En même temps, N. Lamboglia a catalogué comme campanienne A — et plus encore, ses lecteurs attribuent à la campanienne A — une quantité de formes qui n'appartiennent pas à cette production. En fait, ne peuvent être attribués à la campanienne A *stricto sensu* que les exemplaires catalogués dans la *Classificazione preliminare* comme :
— formes 27 c, 28 b et 34 a (sûrement) ;
— 6 et 36 (à peu près sûrement) ;
— 28 a, 31 a et 33 (probablement). (Sur la signification des lettres a, b, c... que j'ajoute à la numérotation de Lamboglia, je renvoie à Morel, *MEFR*, 1963, p. 18).

En outre, les *formes* 21/25 B, 23, 27 a et b et 55 ont été utilisées aussi par l'atelier de la campanienne A, bien que les *exemplaires* reproduits par *la Classificazione preliminare* n'appartiennent pas à cette production. Quant aux autres formes classées par N. Lamboglia dans la campanienne A (formes A 1 à 6 et reliquat des formes 21 à 36), ou que l'on a en général considérées *à tort* comme attribuées par lui à la A (formes 40 à 63), elles appartiennent à de tout autres productions. D'autre part, parmi les assez nombreuses formes de A véritable que la *Classificazione preliminare* ignore, seules quelques-unes ont été « repêchées » par la suite : formes 8 B, 27 B et 49 A (Lamboglia, 1964), 65 (Almagro, 1953-1955, à condition de lui restituer deux anses), 5/7 a (Morel 1965 a), 68 b et c (Morel 1965 b), 27/55 et 113 (morel 1968). Ajoutons que la forme 113 est parfois appelée forme 25/27 (Arcelin, *supra*, p. 108, 2. 1. 2.) ; et que la forme 27 B de Lamboglia (laquelle regroupe du reste des profils très différents), ou la forme 27/55, sont parfois appelées « coupe 5/7 haute ou grande 27 c » (Py, *supra*, p. 47, 2. 1. ; cf. Arcelin, *supra*, p. 107, 2. 1. 2.).

Au total, une situation compliquée : les formes non cataloguées de la A sont souvent affublées, par approximation, de numéros déjà existants mais qui ne leur conviennent pas ; inversement, des vases présentant une forme « A » sont attribués à cette production alors qu'ils ne lui appartiennent pas.

Voyons plus précisément trois exemples :

1) La forme 42 b a été évoquée à maintes reprises par nos amis languedociens et catalans à propos de la campanienne A. S'agit-il — problème préliminaire — du premier ou du second des archétypes classés par N. Lamboglia sous ce numéro, c'est-à-dire de 42 B a ou de 42 B b ? Plutôt du second, à en juger par les exemples qui nous ont été montrés (le problème est le même pour la forme 42 B que signale Gantès, *supra*, p. 98). Cela dit, je ne connais personnellement, ni en Italie, ni ailleurs dans le monde méditerranéen, *aucune* forme à anses horizontales (ce qui est une caractéristique essentielle de la forme 42 de Lamboglia) qui puisse être attribuée à la campanienne A, à la seule exception, insignifiante pour notre propos, d'*un* fragment d'Ischia, antérieur à la période d'exportation de la campanienne A. D'autre part, les tessons de Vaunage qu'a bien voulu me montrer M. Py, et qui appartiennent à des coupes probablement analogues, en effet, à la forme 42 B b (avec toutefois des anses horizontales en ruban et non en boudin) font, c'est vrai, étonnamment penser à la campanienne A. Toutefois, de rares classes de campanienne peuvent être aisément confondues avec la campanienne A au vu de formes incomplètes : je citerai des bols de Paestum (que leur forme et leurs timbres désignent comme incontestablement locaux), certains vases du musée d'Alicante (qui, d'après leur forme, ne peuvent pas être en A), voire le fragment de vase de l'atelier des trois palmettes radiales trouvé à Ischia (cf. *infra*, 2. 3. 1.) ; et je connais tel vase de l'atelier Nikia-lôn, au musée de Barcelone, dont la pâte et le vernis ressemblent à s'y méprendre à ceux de la campanienne A. Pour ma part j'hésiterais beaucoup à classer dans la campanienne A une forme qui est inconnue à Ischia et qui, surtout, n'est attestée que dans une région limitée, et excentrique par rapport à l'Italie. Néanmoins il convient de suspendre son jugement en attendant le résultat des analyses de pâte actuellement en cours.

2) Un problème analogue se pose pour « une coupe carénée à lèvre déversée » que B. Dedet attribue à la campanienne A (*supra*, p. 78, 1. 2. 1. et fig. 4, n° 17). Il n'est pas tout à fait exact que la coupe du Grand Congloué que B. Dedet lui compare soit une forme non classée, car elle a reçu postérieurement à la *Classificazione preliminare* le numéro 49 A (Lamboglia, *RSL* 1964). J'exclurais qu'elle appartienne à « la campanienne A tardive ». Mais surtout je me demande si on peut assimiler à ces coupes 49 A (= F 3221), qui sont incontestablement en campanienne A, et dont le diamètre oscille entre 9 et 14 cm, la coupe précitée de Castelvielh (Ø 18 cm) et celle des Baux que B. Dedet en rapproche (Arcelin, *RAN* 1973, fig. 22, n° 31), dont l'appartenance à la campanienne A me paraît faire problème en raison de son profil nettement plus surbaissé et anguleux que celui des exemplaires authentiquement A que je connais. C'est là un exemple, entre tant d'autres, d'assimilations problématiques dues à la pauvreté du répertoire typologique actuel. Ma nouvelle typologie distingue en tout cas la coupe 49 A (A ancienne, datable vers 160 ± 35, = F 3221) et la coupe des Baux (production probablement locale ou régionale, date à déterminer, = F 3351).

3) « La forme 28 c peut être considérée comme le fossile directeur » de la phase tardive de la A selon Arcelin, *supra*, p. 107, 2. 1. 2. En réalité la forme 28 c n'est pas une forme caractéristique de la A (cf. *supra*, 1. 2. 2. 2.), mais P. Arcelin, faute d'une meilleure typologie disponible, affecte ce numéro à des bols qui lui sont semblables, en effet, dans les grandes lignes de leur profil, mais dans les grandes lignes uniquement (Arcelin, *supra*, p. 109, fig. 2, 1 à 3). En fait, il conviendrait non seulement de séparer ces formes de la forme 28 c (= F 2648), mais d'y discerner plusieurs variantes : renvoyant pour le détail à ma typologie à paraître, je distinguerai la série 2941, où le rapport diamètre du bord / diamètre du haut du pied est inférieur à 2,6 et où se classent plutôt des vases en campanienne A tardive, et la série 2942, où ce même rapport est égal ou supérieur à 2,6, et où se classent plutôt des productions « locales » de la de la Provence occidentale, définies à partir d'exemplaires de Cavaillon et du Baou-Roux.

De tels exemples pourraient être multipliés, notamment à propos de la forme 26, souvent mentionnée comme étant une forme de campanienne A (ainsi Sanmartí, *supra*, p. 22, 2. 1. 1., ou Larrieu-Duler, *supra*, p. 126), et dont je me demande ce qu'elle représente dans cette production (N. Lamboglia l'a en tout cas définie à partir de productions de la région du golfe du Lion). De même je vois mal ce que peuvent être en véritable campanienne A des formes comme 48, 49, voire 82 a, toutes mentionnées dans le présent volume comme appartenant à la campanienne A.

Il apparaît donc que la volonté générale de délimiter strictement les classes de campanienne trouve ses limites dans l'insuffisance de la nomenclature typologique, qui invite à procéder par approximations et à mélanger les productions au sein de quelques « formes » définies de façon laxiste. Cette situation est préoccupante, car l'avantage de distinctions chronologiques très fines comme celles que M. Py opère à Nages risque de se trouver considérablement

réduit dès lors que les cartes sont brouillées, dans les énumérations, les tableaux, les statistiques, par l'emploi d'une typologie inadéquate, qui par exemple conduit à appeler « forme 31 » (ou « 33 ») de nombreux types de bols sans anses en réalité fort différents entre eux et échelonnés sur deux siècles.

C'est cette considération qui m'a incité à proposer une nouvelle typologie des formes de campanienne, dont j'ignore si elle sera effectivement utile, mais qui s'efforce, en distinguant plus de 2400 types, de tenir compte de la diversité des productions, et de leur évolution.

1. 3. LES IMITATIONS.

Je signalerai enfin, parmi les motifs d'ambiguïté, la notion d'« imitation ». Ce terme est fréquemment usité pour noter une simple ressemblance : or l'imitation implique à la fois la postériorité et la volonté de copier, ce que n'implique pas la ressemblance. Cette dernière peut résulter de l'imitation par deux ateliers d'un modèle commun, ou du goût général d'une époque, voire d'un simple hasard, et elle ne permet pas de préjuger sans plus ample informé d'une succession chronologique ni du sens de cette succession. Une expression comme « imitation de campanienne A » est apparue souvent lors de nos débats, comme elle revient constamment dans la littérature archéologique. Or, étant donné le caractère rétrograde du répertoire des formes et des décors de la campanienne A, il y a fort à parier que dans la plupart des cas c'est la A qui imite sa prétendue « imitation »,ou plus exactement que cette dernière est un témoin, parmi d'autres, d'un goût dont la forme de A représentera ultérieurement une survivance attardée, quoique commercialement prospère. D'autres productions suscitent aussi des interprétations contestables, et je songe notamment à la campanienne C, dont les « imitations » supposées sont souvent en réalité des manifestations autonomes d'un ample courant « occidental » dont la C n'est qu'une composante parmi d'autres (cf. *infra*, 3. 5. 2.).

En somme, l'exigence communément ressentie d'une plus grande rigueur se heurte à des habitudes difficiles à secouer, qui font considérer la A, la B et la C comme des archétypes dont tout découlerait, et à l'insuffisance des outils typologiques, qui incite à des simplifications abusives. Mais l'inversion de tendance est évidente, et ce que cette attitude peut avoir d'antiscientifique s'atténue d'année en année, à mesure qu'apparaît plus clairement la diversité des céramiques à vernis noir.

2. — LES CÉRAMIQUES A DIFFUSION LOCALE OU RÉGIONALE.

2. 1. — LES CÉRAMIQUES LOCALES DES IVe - IIIe SIÈCLES.

La floraison de productions de bonne qualité à diffusion restreinte est un phénomène courant avant le IIe s., en Italie et ailleurs. Ce phénomène est particulièrement marqué au milieu et dans la seconde moitié du IIIe s. : il s'agit d'une période de repli (coïncidant apparemment avec les deux premières guerres puniques) entre deux périodes de commerce intense, jusque vers 265 (avec la céramique attique et accessoirement l'atelier des petites estampilles) et à partir de 200 environ (avec la campanienne A).

La région côtière nord-occidentale de la Méditerranée, et notamment le littoral du golfe du Lion, est à cet égard la région la plus intéressante après l'Italie, si l'on mesure l'intérêt en ce domaine à la diversité des productions, à leurs qualités techniques, à leurs données épigraphiques.

A quoi tient cela ? A l'absence de concurrence sérieuse venue d'outre-mer, comme le suggère E. Sanmartí, *supra*, p. 21, 1.? Peut-être, mais il faut observer que cette absence de concurrence est selon les époques une situation générale (dans les deux derniers tiers du IIIe s.), ou bien une situation qui tient à la demande plutôt qu'à l'offre (par exemple lorsque la céramique attique inonde à son aise certaines autres régions, comme l'Afrique ou le Levante). Aussi me demandé-je si la raison principale ne tient pas à la présence de colons grecs dans cette zone du golfe du Lion. Ce sont en tout cas des Grecs qui signent les vases lorsqu'ils sont signés : *Nikia, Iôn..., Par..., Ka...* ; il faut toutefois préciser qu'il s'agit là d'une condition nécessaire (ou tout au moins favorable), mais non suffisante, puisque Marseille — dont le faciès céramique, il est vrai, est encore mal étudié pour les IVe-IIIe siècles — ne semble pas avoir connu une telle floraison.

2. 2. — PRODUCTIONS DE L'ESPAGNE ORIENTALE.

2. 2. 1. — El Cigarralejo.

J'hésiterais à classer dans la céramique à vernis noir les vases de El Cigarralejo signalés par E. Cuadrado (*supra*, p. 11-12), vases au demeurant fort intéressants : ils portent en effet un vernis rouge, et je ne crois pas d'autre part qu'on connaisse à ce jour d'équivalents à vernis noir de cette forme. Quoi qu'il en soit, l'emploi exubérant de timbres décoratifs qui les caractérise rappelle la prolifération des estampilles sur certaines céramiques généralement périphériques par rapport au monde gréco-romain, comme l'impasto étrusque ou atestin ou comme de grands vases achromes puniques — tandis que de son côté E. Cuadrado note l'emploi de poinçons similaires sur une céramique à vernis rouge de la haute Andalousie. En revanche cette prolifération est absolument exceptionnelle sur la céramique campanienne, où elle ne se rencontre guère — mais avec des caractéristiques toutes différentes — que sur la céramique de Teano (à mentionner aussi un décor assez analogue sur un vase insolite du musée de Naples : cf. *CVA Napoli*, II, pl. VII : au fond d'un bol, 15 rosettes de deux types). Je ne crois pas en tout état de cause qu'il y ait lieu de comparer les rosettes et les palmettes des vases de El Cigarralejo à celles de la campanienne A plutôt qu'aux timbres de tant d'autres productions, ni, surtout, de supposer un lien quelconque entre ces vases et la campanienne A.

2. 2. 2. — Vases plastiques de la région de Valence.

Les vases plastiques ou à reliefs présentés par C. Aranegui et M. Gil-Mascarell (*supra*, p. 13-16) ressortissent sans doute, comme le pensent nos deux collègues, à une « tradition hellénistique », mais cette tradition a été reprise et amplifiée dans l'extrême-occident de la Méditerranée, c'est-à-dire dans l'aire punicisante (sur cette expression, voir *supra*, 1. 1. 1.) ; il ne s'agit assurément pas, pour les vases plastiques, d'une tradition italienne. Prenons l'exemple des *gutti* de Sagonte en forme de pied humain — en l'occurrence un pied chaussé d'une sandale, reposant sur une sorte de socle. Ce genre de vases n'est absolument pas répandu en Italie, mais il l'est par contre dans le monde phénicien et punique et à ses confins. Outre les parallèles cités par nos collègues à la Albufereta de Alicante et à Gouraya (qui n'est pas une « nécropole de Carthage » mais un site d'Algérie, l'antique Gunugu), on peut mentionner des vases analogues à Ayios Hermoyenis (Chypre), à Carthage même, à Lilybée, à Cabrera de Mar ; à quoi s'ajoutent des vases plastiques en forme de pied *nu*, aux Andalouses près d'Oran et à La Albufereta de Alicante encore.

De même, c'est à Pech-Maho — où abondent les amphores puniques ou punicisantes — que Y. Solier a trouvé un autre exemplaire de l'un des vases présentés par C. Aranegui et M. Gil-Mascarell : une statuette d'acteur comique masqué.

Commentant des bols ornés en leur fond interne d'un relief d'applique, trouvés sur la côte méditerranéenne de l'Espagne, C. Aranegui et M. Gil-Mascarell (*supra*, p. 14, avec la bibliographie) suggèrent que certains d'entre eux pourraient ne pas appartenir à la céramique de Calès dans laquelle on les range communément. J'abonde dans leur sens, et il me semble qu'au Sud d'Ampurias la plupart de ces vases sont bel et bien « locaux », et produits en Espagne (plutôt qu'en Afrique).

2. 2. 3. — Productions punicisantes.

D'une façon générale on aurait tort de sous-estimer l'importance des productions puniques et punicisantes à vernis noir, surtout avant l'invasion de la campanienne A. Il y a là toute une gamme de céramiques dont la qualité est parfois excellente (je pense en particulier à de nombreux tessons de Carthage à la paroi mince, à la pâte dure et sonore, au vernis solide et d'un beau noir, aux formes élaborées). Il s'agit, à côté de la céramique attique et des importations italiennes (mais en quantité très supérieure à ces dernières), d'une des trois principales sources d'approvisionnement de l'Afrique du Nord et peut-être de l'Espagne du Sud et du Sud-Est, jusqu'au IIIe s : le pendant, en somme, de ce que sont pour la région située plus au Nord, autour du golfe du Lion, d'autres productions locales envisagées ci-après. A titre d'exemples particuliers, mentionnons quelques vases ou fragments espagnols appartenant probablement à cette catégorie de céramique :

— Un fond de patère ou de bol de Valence, site dont la céramique est en partie antérieure, de toute évidence, à la fondation de Valentia en 138 ; 5 minuscules palmettes radiales, entourées d'une zone de guillochures (cf. Martín, *VI Symposium de Prehistoria*, 1974, p. 334, fig. 6, 3). Ce fragment est analogue à plusieurs exemplaires de Carthage appartenant à la production décrite ci-dessus. C'est encore à la même production qu'appartient probablement un autre fragment de Valence (Martín, *ibid.*, p. 329, fig. 3, 10) dont les timbres se retrouvent à Carthage. Ces tessons n'ont rien à voir, sinon leur pâte claire, avec la campanienne B dans laquelle les classe G. Martín.

— Plusieurs vases du musée d'Alicante, en particulier :

— une coupe (inv. A 1547) à flancs bombés, à deux anses « horizontales » nettement relevées (= F 4242 e), à double file de feuilles surpeintes sous le bord *à l'intérieur* (genre de coupes bien connu à Lilybée et surtout à Carthage, et qui fait aussi partie de la cargaison de l'épave de La Secca à Lipari (vers 280), avec d'autres productions punicisantes provenant peut-être de la Sicile occidentale) ;

— et une petite cruche à bouche large (inv. A 1555) publiée par A. Salvá, *X Congr. Nac. de Arqueol.*, 1967 (1969), p. 364-365, comme forme 74.

A maints égards, et sans méconnaître les différences locales de faciès, l'Afrique du Nord, la Sicile punique, la Sardaigne, les Baléares et l'Espagne du Sud et du Sud-Est constituent une vaste zone où certaines formes reviennent — par comparaison avec l'Italie proprement dite — avec une fréquence particulière. Parmi ces formes échelonnées sur plusieurs décennies, je citerai notamment :

— La coupe Lamb. 42 B a (le « bolsal » attique), et surtout ses innombrables imitations occidentales, produites notamment autour de Palerme et, certainement, dans le domaine proprement carthaginois, ainsi qu'en Espagne : voir Aranegui, *supra*, p. 18, 1. 4., à propos d'un exemplaire du Peñon de Ifac (j'insiste à nouveau à ce propos, comme *supra*, 1. 2. 2. 2., sur la nécessité de distinguer par « a » et « b » entre les deux prototypes 42 B de Lamboglia, qui appartiennent à des horizons très différents : d'un côté, des vases attiques ou pseudo-attiques — 42 B a —, datant de la fin du Ve s. et surtout du IVe s., de l'autre des vases d'Italie centrale et peut-être du Languedoc occidental — 42 B b — datant de la fin du IVe s. et du commencement du IIIe s.).

— Des couvercles comme celui du Peñon de Ifac, Aranegui, *supra*, p. 18, 2. 1., pour lequel je ne peux pas citer de parallèle exact, mais qui est étroitement apparenté à un type de couvercle fréquent à Carthage dans la production « locale » mentionnée ci-dessus (= F 9131).

— Enfin, certains types de plats à poisson (par exemple F 1121), et des guttus (F 8170) présentant la particularité suivante : leur réservoir est plus large en haut qu'en bas, contrairement, par exemple, aux guttus en campanienne A, dont le réservoir se rétrécit vers le haut.

2. 3. – PRODUCTIONS DE LA CATALOGNE ET DU LANGUEDOC.

2. 3. 1. – De quelques ateliers précédemment définis.

Les communications de E. Sanmartí-Grego et de Y. Solier ont apporté une contribution particulièrement précieuse à l'indispensable définition d'ateliers locaux de la Catalogne et du Languedoc. Locale, ou plutôt régionale, la production de ces ateliers l'est par excellence – malgré ses qualités – dans la mesure où elle n'est pas exportée. En effet, contrairement à E. Sanmartí, je ne considérerais pas comme un indice d'exportation la présence d'un unique fragment de l'atelier des trois palmettes radiales à Ischia, où il est du reste accompagné de quelques fragments de céramique ibérique. Resté jusqu'à présent seul en son genre en Italie, ce fragment résulte d'un « transport d'objet » dû à des circonstances qui nous échappent, mais qui n'équivaut pas à une véritable exportation.

Cet exemplaire d'Ischia est pourvu de deux trous de suspension percés dans son pied, contrairement à l'abondante céramique locale (campanienne A archaïque) parmi laquelle il a été découvert, mais conformément à une pratique couramment attestée dans la campanienne de Catalogne : voir par exemple Sanmartí, *supra*, fig. 1, 25 B et fig. 2, 26 ; et de nombreux vases de Sidamunt et de Cabrera de Mar (au musée de Barcelone), dont le pied est traversé de deux trous de suspension faits soit avant le vernissage et la cuisson, soit après la cuisson.

Après l'atelier Nikia-Iôn (Solier, *RAN* 1969), voici définies et décrites quelques autres productions :
– L'atelier des patères à trois palmettes radiales (Sanmartí, *supra*) ; l'identification à Rosas d'un four correspondant à cet atelier augmente le nombre très restreint d'officines à diffusion non strictement locale dont on connaît avec certitude le lieu de production (campanienne A, céramique de Calès, céramique arétine à vernis noir).
– L'atelier des patères à trois palmettes radiales imprimées sur la bande de stries décoratives (Sanmartí, *supra*, p. 33, 4. 2.).
– L'atelier des petites patères de forme Lamboglia 55 (Sanmartí, *supra*, p. 33, 4. 3.).
– L'atelier des rosettes nominales (Sanmartí-Solier, *supra*).

Indépendamment, j'ai été amené à définir très brièvement, en marge de ma typologie des formes (Morel, à paraître b), quelques officines du Languedoc ou de la Catalogne, dont les unes correspondent certainement, les autres peut-être, à certains des ateliers repérés par E. Sanmartí et Y. Solier.
– L'atelier pi-alpha-rhô est identique à l'atelier des rosettes nominales.
– L'atelier 27 GL (= forme 27 du golfe du Lion) se confond probablement avec les « imitations assez fidèles des bols Lamb. 27 » dont parle Sanmartí, *supra*, p. 28, 3. 2., et que comme lui j'estime influencés par l'atelier des petites estampilles (= F 2764). Je me demande si un fragment de fond de l'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes (Gantès, *supra*, fig. 1, 11) ne provient pas de cet atelier : les proportions et la forme du pied, la rosette à sept pétales, sont caractéristiques à cet égard.
– L'atelier 24 B-25 B, du nom de sa forme la plus typique (= F 2544), est caractérisé par une pâte rouge foncé, tandis que le vernis présente souvent, lui aussi, des tonalités grenat ; ses coupelles sont particulièrement répandues dans le Languedoc occidental, le Roussillon et la Catalogne, mais on les trouve aussi nettement plus au Sud. Cette production se confond-elle avec l'atelier des patères à trois palmettes radiales, dont certains vases ont une argile « couleur rouge-grenat ou lie-de-vin » (Sanmartí, *supra*, p. 27, 2. 2. 2. 3.) ? Je l'ignore, car seule la forme 49 de ce dernier atelier aurait été fabriquée avec une argile grenat (Sanmartí, *supra*, p. 28, 3. 2., en désaccord toutefois avec la suite du texte et la fig. 5, 8, où est figurée une coupelle 24 B-25 B fabriquée, selon le même paragraphe, en argile grenat).

2. 3. 2. – Les formes de la région du golfe du Lion.

Certaines des formes utilisées par ces ateliers se retrouvent à travers tout le monde méditerranéen : c'est par exemple le cas de la forme 55. D'autres en revanche sont originales, et beaucoup d'entre elles présentent, en particulier, une caractéristique qui me semble ne pas avoir été suffisamment mise en lumière, parce qu'elle est masquée par les attributions ambiguës de la *Classificazione preliminare* : c'est la prédilection, dans les bols et dans les patères profondes, pour une silhouette comportant une paroi à profil extrêmement tendu – et non bombé – se terminant par un bord brusquement incurvé vers le haut et éventuellement vers l'intérieur (que l'on compare à cet égard, par exemple, la forme Lamb. 26 c, très peu bombée, et la forme Lamb. 27 b, fortement bombée). Ce genre de profil caractérise beaucoup des formes de la *Classificazione preliminare* dont l'archétype a été choisi par Lamboglia à Ensérune et qui précisément n'ont rien à voir avec la campanienne A, ni avec la céramique attique : c'est le cas notamment des formes A 5, 21 d, 24 b, 25 a et b, 24 B-25 B b, c et d, 21/25 A, 26 a, b et c ; c'est aussi dans cette catégorie de profils que rentrent les bols de l'atelier Nikia-Iôn (F 2762) et les bols 27 GL mentionnés ci-dessus (F 2764).

E. Sanmartí, *supra*, p. 28, 3. 1., donne une longue liste de formes « Lamboglia » qu'a utilisées l'atelier des patères à trois palmettes radiales ; on pourrait presque inverser la proposition, dans la mesure où beaucoup des archétypes de la *Classificazione preliminare* sont bel et bien des vases de cet atelier, et où les formes Lamboglia correspondantes sont donc caractéristiques – voire, souvent, exclusives – de la région Catalogne-Languedoc occidental : c'est le cas, me semble-t-il, pour les formes (en partie déjà signalées ci-dessus) 24 b, 25, 25 B, 28 a et c, 31 b et peut-être a, 40 peut-être en partie, 42 C et peut-être B b, 43, 45, 49.

Enfin, d'autres formes encore de la *Classificazione preliminare* appartiennent, sinon exclusivement, du moins typiquement, à des productions de la région du golfe du Lion, d'où sont issus les archétypes de Lamboglia; ainsi les formes 21, 24 B, 34 b, 45, 47, 48, et peut-être 51 et 56.

Il est aisé de voir, en additionnant les formes citées ici, ce que la *Classificazione preliminare* doit aux productions de la région du golfe du Lion, et combien de formes prétendument « A » appartiennent en réalité à ces productions. La *Classificazione preliminare* a donc longtemps contribué à faire sous-estimer l'originalité des céramiques de la Méditerranée nord-occidentale en donnant à penser que leurs formes les plus typiques appartiennent à la campanienne A.

2. 3. 3. — Un nouvel atelier de l'arrière-pays du golfe du Lion ? L'atelier 2632.

On doit, me semble-t-il, attribuer à un ou plusieurs ateliers de l'Espagne et/ou du Sud de la France une autre catégorie de céramique dont quelques échantillons figurent par exemple dans le puits 0 de Toulouse-Saint-Roch (Muller, *supra*, fig. 3, A et C). Il s'agit de bols présentant vers le haut de leur paroi une légère carène et, au bord même, une inflexion vers l'extérieur généralement accompagnée d'un épaississement de la lèvre. J'ai regroupé ces bols dans la série 2632 de ma nouvelle typologie, définie à partir d'exemplaires de Toulouse, de S. Miguel de Liria (Solsona, Lérida), et de Saint-Rémy de Provence. Ils portent fréquemment un décor analogue à celui de la campanienne A des premières décennies du IIe s., dont ils pourraient être à peu près contemporains (disons IIe s., plutôt première moitié du siècle) ; ce décor se compose de quatre palmettes radiales assez complexes, entourées d'un ou deux cercles de guillochures.

Cette forme est, que je sache, inconnue en Italie et dans d'autres régions de la Méditerranée occidentale.

2. 4. — PRODUCTIONS DES ENVIRONS DU BAS-RHONE.

2. 4. 1. — L'atelier gaulois des anses en boucle.

Les coupes à anses en boucle posent de façon aiguë le problème de l'attardement provincial : ces productions gauloises sont postérieures d'à peu près un siècle à ce que l'on est bien forcé d'appeler leurs prototypes italiens : doit-on supposer à l'origine de cette série la copie d'un exemplaire italien conservé, ou exhumé dans quelque tombe ?

Il s'agit de coupes Montagna Pasquinucci forme 127 = Beazley, *EVP*, « kantharoi δ ii, The group of Berlin inv. 4077 » = Lamboglia, *RSL* 1954, forme 48/49 = Morel F 3120. Il semble incontestable qu'elles ont été fabriquées en plein Ier s. dans le Languedoc oriental et peut-être aux alentours : cf. Py, *MEFRA* 1976, p. 594 ; Dedet, *supra*, p. 78, 1. 2. 2. ; Arcelin, *supra*, p. 123, 4. et note 75. Je croirais volontiers qu'on en a fabriqué aussi aux Baléares : deux exemplaires de qualité exécrable proviennent de la Cueva Monja à Biniali, Majorque (au musée de Barcelone), un autre, également exécrable, provient de Son Carrió, Majorque (cf. García y Bellido, *AEA*, 1945, p. 288-289 et fig. 8).

2. 4. 2. — Les antécédents italiens de cette production.

Il est non moins indéniable que cette forme est née en Etrurie un siècle plus tôt.

Son origine étrusque est démontrée :

— Par la répartition des trouvailles, notamment en Etrurie septentrionale et centrale pour les meilleurs exemplaires, à boucle complètement fermée (cf. Montagna Pasquinucci, *MEFRA* 1972, p. 400-401), en Etrurie méridionale et centro-méridionale pour des exemplaires plus médiocres, à boucle plus lâche.

— Par les caractéristiques de la pâte et du vernis : en particulier, les exemplaires de Volterra appartiennent au type local D de M. Montagna Pasquinucci, apparenté au groupe de Malacena.

— Par des détails du profil de la base (les pieds à bourrelets sont fréquents, les moulurations du fond externe ne sont pas inconnues : cf. Montagna Pasquinucci, *ibid.*, p. 286, fig. 4, nos 24 à 29), voire par la forme d'ensemble, manifestement « toreutique ».

La datation des vases italiens au milieu du IIe s., et plutôt vers la première moitié ou le milieu du siècle, ressort de la présence de vases de cette espèce dans :

— L'épave de l'Isla Pedrosa à Estartit (Barberá-Farras, *Inmersión y Ciencia*, 1975). Cette épave est datable à mon avis vers 150/140, et présente un faciès de campanienne A comparable à celui du dernier Carthage. Ajoutons que ce vase a été trouvé en un seul exemplaire, contrairement aux vases en campanienne A qui y figurent tous en plusieurs exemplaires (parfois plus de 100) : cette pièce étrusque faisait-elle partie du mobilier de bord, en opposition avec une cargaison venant de Campanie ?

— L'épave inédite du Capo Graziano à Filicudi, datable vers 180/170 (au moins sept exemplaires exposés au musée de Lipari).

— La tombe CXCI de Castiglioncello, datée par N. Lamboglia du IIe s. d'après l'ensemble du mobilier (*RSL* 1954, p. 123).

— Un mobilier funéraire de Norchia ou des environs, datant incontestablement du IIe s., et plutôt de la première moitié du siècle (Colonna, *NSA* 1965).

3. — LES CÉRAMIQUES A GRANDE DIFFUSION.

3. 1. — LA CÉRAMIQUE ATTIQUE.

La première céramique à très grande diffusion, et la seule avec la campanienne A et dans une moindre mesure la campanienne B, est la céramique attique. Son importance est spécialement considérable dans le Levante, comme elle l'est aussi dans d'autres régions de l'aire punicisante, et notamment à Carthage. La publication par N. Lamboglia (*APL* 1954) du matériel de La Bastida de Mogente en donne un aperçu, comme l'a fait, plus récemment, la découverte de l'épave du Sec à Majorque. S'il est un risque à cet égard, c'est que cette importance soit sous-estimée, même pour les vases à figures rouges (et là aussi, le parallèle avec l'Afrique s'impose). Ainsi, sans vouloir préjuger de l'origine du fragment à figures rouges du Peñon de Ifac signalé par C. Aranegui (*supra*, p. 17, 1. 1.), je le croirais volontiers plus proche des productions attiques que de la céramique italiote ou, *a fortiori*, des plats de Genucilia.

3. 2. — L'ATELIER DES PETITES ESTAMPILLES.

3. 2. 1. — La grande période d'exportation.

De nombreuses indications données au cours de la rencontre de Montpellier confirment, après ma première approche (*MEFR* 1969) et l'article détaillé de E. Sanmartí (*Ampurias* 1973), que les rivages nord-ouest de la Méditerranée, et tout particulièrement la zone du golfe du Lion, ont constitué un marché d'exportation relativement important pour les vases de l'atelier des petites estampilles, qui témoignent du commerce romain au début de la période hellénistique (les deux autres marchés d'outre-mer étant d'une part Aléria, d'autre part les abords du canal de Sicile, autour de Motyé et autour de Carthage, avec leur prolongement dans ce dernier cas jusqu'en Tripolitaine).

Je serais enclin, après révision d'un certain nombre d'associations de matériel, à rehausser légèrement la date initialement indiquée (*MEFR*, 1969) pour cette production (c'est-à-dire 300-250 environ, avec une akmé vers 285-265). Il est probable que les vases à petites estampilles ont pu apparaître dans les dernières années du IVe s., pour s'éteindre à la fin du premier tiers du IIIe s., après avoir culminé vers la deuxième décennie de ce siècle : disons 285 ± 20.

3. 2. 2. — Des produits tardifs de l'atelier des petites estampilles ?

Selon certains de nos collègues, l'atelier des petites estampilles aurait continué à produire, et à exporter, jusqu'au milieu ou à la seconde moitié du IIIe s. (cf. Py, *supra*, p. 66, 3. 3 b et c, très prudemment ; Bats, *RAN* 1976 ; Bats, *supra*, p. 104). J'avoue n'avoir pas à ce sujet d'opinion bien arrêtée. La pâte gris-beige, qui d'après M. Py est celle de ces productions « tardives », ne me paraît guère caractéristique de cet atelier. Mais d'autre part M. Bats nous a appris que les vases en question présentent à l'analyse, quant au dosage des éléments majeurs, les mêmes caractéristiques que l'atelier des petites estampilles. S'agirait-il donc — quel que soit leur atelier de provenance — d'exportations de l'Italie centrale vers la Gaule méridionale, à l'époque de la première et peut-être de la deuxième guerre punique ?

Sans lier inconsidérément l'histoire événementielle et l'histoire économique, je croirais néanmoins volontiers que les troubles considérables qui ont marqué cette période ne sont pas restés sans incidence sur les exportations italiennes, de même que la fin de la seconde guerre punique marque l'explosion du commerce italien. On verra en tout cas ci-dessous (4. 2.) combien les exportations indubitablement italiennes sont rares, lors des deux derniers tiers du IIIe s., dans la vaste région qui nous intéresse ici.

En outre, je vois mal, en Italie même, à quoi correspondraient ces vases de forme 27 a ou b et 42 b (42 B b ?) *de la deuxième moitié du IIIe s.* (cf. Py, *supra*, p. 66, 3. 3. c), attribués par hypothèse à l'atelier des petites estampilles. Enfin cette période, en Italie centrale, se caractérise notamment par des bols à bord épaissi et/ou rabattu (par exemple F 2520, 2530, 2787...), qui sont pratiquement inconnus en Gaule et en Ibérie. Bref, cette époque donne plutôt l'impression d'une rupture commerciale entre l'Italie et la Méditerranée nord-occidentale.

Le problème n'en reste pas moins posé pour les recherches à venir.

3. 3. — LA CAMPANIENNE A.

Si répandue et si connue qu'elle soit, la campanienne A reste cependant une céramique à problèmes. J'ai déjà évoqué (*supra*, 1. 2. 2.) les difficultés que suscite une typologie insuffisante. J'aborderai par la suite (*infra*, 4. 3. 1.) les anomalies d'un site. Mais c'est à la chronologie d'ensemble de la campanienne A que je m'intéresserai ici : car il est préoccupant de voir subsister de telles inconnues dans la datation d'un fossile-directeur si essentiel qu'il représente par exemple, dans certaines strates de Nages, plus de 99 % de la céramique à vernis noir ! (par exemple 115 fragments sur 116 dans la couche 4, cf. Py, *supra*, p. 49, 2. 3.).

3. 3. 1. — Une céramique des IIe - Ier s.

Pendant longtemps, la campanienne A a fait figure de céramique des IIIe et IIe siècles, et à vrai dire c'est déjà ce que donnait à penser la *Classificazione preliminare* (par exemple p. 163 et 164). Si l'on s'en tient à une définition stricte de la campanienne A, et à sa phase de diffusion hors d'Ischia, cette datation est absolument erronée. Aussi constaté-je sans déplaisir, après avoir insisté à diverses reprises sur le fait que la campanienne A est une céramique des IIe et Ier siècles, que ces dates font à peu près l'unanimité. En effet le commencement des importations de A sur le littoral nord-occidental de la Méditerranée est daté du dernier quart ou des dernières années du IIIe s. par E. Sanmartí (*supra*, p. 34,5.) ; « entre 225 et 200, et peut-être plus près de 200 que de 225 » par M. Py (*supra*, p. 66, 3. 4.) ; « vers 210/200 » par L.-F. Gantès (*supra*, p. 98) ; « au tournant des IIIe-IIe siècles » par M. Bats (*supra*, p. 104).

3. 3. 2. — Une céramique « rétro ».

La datation trop haute couramment acceptée jusqu'à ces dernières années s'explique, en un sens, par le caractère conservateur, sinon rétrograde, d'une céramique qui reprend souvent à son compte des solutions qui dans d'autres ateliers avaient prévalu parfois 50 à 100 ans plus tôt. Il en est ainsi :
— des caractéristiques techniques (pâte non calcaire) ;
— des formes. Mentionnons, pour nous limiter à la région qui nous intéresse, les formes 28, 31, 34, 55.
— des décors. Par exemple, la rosette complexe (pétales + « plumes ») bien connue dans la A ancienne se trouve antérieurement dans l'atelier des patères à trois palmettes radiales, de Rosas, ainsi que dans des productions « locales » de Tarquinia, de Paestum, de Reggio de Calabre, de Megara Hyblaea et peut-être d'Olbia de Sardaigne. Ou encore, un décor peint comme celui que reproduit Py, *supra*, fig. 16, nº 319 bis, et qui à Nages se trouve sur un vase à vernis noir en argile beige, dans un contexte du dernier quart du IIIe s., mais qui existe aussi dans la céramique West-Slope au début du IIIe s., ce décor — filets concentriques blancs et violets et motif radial formé de points blancs disposés en un Y dont la branche « inférieure » est très longue et pointée vers l'extérieur du vase — est aussi utilisé par la A à la fin du IIIe s. et au début du IIe s.

3. 3. 3. — Les premières exportations en Gaule et en Ibérie.

Il faut voir un des premiers exemplaires de campanienne A exportés vers l'Occident dans une coupelle Lamb. 21/25 B (= F 2714) de l'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes (cf. Gantès, *supra*, fig. 2, 2.). Ces coupelles sont nombreuses à Ischia même, dans le dépotoir du Monte Vico, mais elles n'ont été exportées que tout à fait exceptionnellement. C'est à la même époque (vers 220 ?) que pourraient remonter deux bols Lamb. 28 d'Ullastret (au musée), qui portent des palmettes très archaïques.

Le navire du Grand Congloué nous révèle probablement un des premiers lots considérables de campanienne A qui aient été exportés. Convaincu en définitive que le gisement du Grand Congloué recèle deux épaves, et qu'il convient de « décrocher » de la campanienne A et des amphores gréco-italiques les amphores de Sestius et probablement la campanienne B, — et par conséquent libéré du boulet que représentaient certains aspects indéniablement tardifs de cet ensemble —, je daterais maintenant la campanienne A du Grand Congloué de 190 environ, sinon même avant. Ses plats à poisson, ses *gutti*, ses palmettes complexes, appartiennent sans conteste à une campanienne A très ancienne.

Aussi serais-je enclin à nuancer l'observation de M. Py (*supra*, p. 68, 3. 7.), selon laquelle « l'exportation hors d'Italie de la campanienne A n'a pas commencé dès le début de la fabrication de cette céramique, mais à un moment où les ateliers ischitains et napolitains produisaient déjà beaucoup et de façon industrielle ». S'il est exact qu'on a produit de la campanienne A à Ischia bien avant d'en exporter, il me semble qu'en revanche la production « industrielle » et l'exportation de la campanienne A ne font qu'un, chronologiquement et économiquement, et qu'à vrai dire l'une ne se concevait pas sans l'autre. La campanienne A est typiquement une marchandise destinée à l'exportation. Cette officine, qui jusqu'alors végétait à Ischia, a reçu un coup de fouet impressionnant de la mainmise économique romaine sur la Campanie : mainmise marquée en particulier par la présence assidue des Romains à Dicéarchie pendant la seconde guerre punique, et surtout, après la fin de cette guerre, par l'instauration du *portorium* de Pouzzoles (199) et par la fondation de la colonie romaine de *Puteoli* (194). Les formes de campanienne A antérieures à 200, comme la coupelle 21/25 B, ne sont pratiquement pas attestées en Italie, à part Ischia. Les formes que M. Py observe avoir été importées à Nages avant 200 (vers 200 plutôt, pour la campanienne A de la couche 9 c de Nages ?) — c'est-à-dire les formes 27 b, 28 a-b, 34, 42 b —, et durant le premier quart du IIe s. — c'est-à-dire les formes 23, 27 c, 36, 68 b — ne sont pas plus fréquentes en Italie qu'ailleurs et notamment à Nages ; d'autre part, elles figurent *toutes* dans l'épave du Grand Congloué, cet échantillon des exportations de campanienne A vers 190, à la seule exception de la mystérieuse coupe 42 b (42 B b), ce qui me confirme du reste dans mon doute méthodique quant à l'appartenance de cette forme à la campanienne A (*supra*, 1. 2. 2. 2.). Figurent également dans cette épave toutes les autres formes dont M. Py mentionne l'arrivée à Nages vers 175 — formes 25, grande 27 c, 31 b (au Grand Congloué, plutôt 31 a), 33 b et 49 —, si bien que je me demande si leur arrivée à Nages ne peut pas être un peu antérieure à cette date. Y figurent, enfin, deux autres formes qui n'ont pas encore été trouvées dans les niveaux anciens de Nages, sans que je puisse discerner si cette absence est fortuite ou provisoire, ou résulte d'un trait de mœurs : le guttus F 8151 a et la coupe Lamb. 49 a = F 3221.

Plus encore qu'à Nages, où par exemple le plat à poisson L 23 n'est représenté que par un exemplaire en campanienne A, les importations de campanienne A très ancienne sont abondantes sur l'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes, où elles prennent le relais de quelques importations d'Italie de la deuxième moitié du IIIe s. (cf. *infra*, 4. 2. 2.). L.-F. Gantès (*supra*, p. 99) y signale les formes suivantes (outre la forme 21/25 B, qui appartient, on l'a vu, à une phase antérieure) : 23, 27 c, 28, 31 a, 33 b, 34, 49, 68, ainsi que la forme 48 — en fait, une forme 68 à poucier, rareté insigne (= F 3155 ; cf. Gantès, *supra*, fig. 3, 1). Ces formes sont parfois représentées par d'assez nombreux exemplaires (19 exemplaires de la forme 34). *Toutes* figurent dans l'épave du Grand-Congloué, à l'exception de F 3155.

Oui décidément, les formes les plus anciennes de la campanienne A ont bien été exportées vers la Gaule et l'Espagne dès qu'elles ont fait leur apparition en Italie, et on note même à cet égard une nette antériorité de la Teste-Nègre par rapport à Cosa, par exemple (voir le tableau p. 159).

3. 3. 4. — L'évolution de la campanienne A aux IIe et Ier siècles.

De façon indépendante, M. Py et moi-même avons distingué trois phases dans la période d'exportation de la campanienne A :
— campanien A ancien, classique et tardif (Py, *MEFRA* 1976) ;
— après une campanienne A primitive (IVe-première moitié du IIIe s.) et archaïque (deuxième moitié du IIIe s.), l'une et l'autre antérieures aux véritables exportations, une campanienne A classique subdivisée en des phases ancienne (vers 220-180), moyenne (vers 180-100) et tardive (vers 100-50) (Morel, à paraître b).

Il importe d'autant plus de raffiner cette chronologie encore grossière que la A est pour ce siècle et demi un auxiliaire irremplaçable de l'archéologie. A cet égard, des stratigraphies comparées comme celles que M. Py multiplie en Vaunage peuvent jouer un rôle capital, tandis que l'ancrage à la chronologie absolue pourrait être assuré par quelques sites dont la date d'abandon est connue de façon à peu près sûre (comme Entremont), ou absolument sûre (comme Carthage).

On obtiendra ainsi une série de faciès successifs constituant autant de points de référence. A titre d'exemple :
— vers 190 : épave du Grand Congloué ;
— deuxième quart du IIe s. : essentiel de la campanienne A de Carthage ;
— troisième quart du IIe s. : essentiel de la campanienne A d'Entremont.

Pour la période qui suit — la plus mal connue actuellement — on devrait attendre beaucoup de gisements comme Pollentia, fondée en 123 et qui prend donc le relais d'Entremont (voir déjà Martín, *VI Symposium de Prehistoria*, 1974, très insuffisant toutefois pour la A), ou comme le dernier niveau d'Olbia de Provence, site abandonné provisoirement en 49.

Si incomplètes soient-elles, les données chronologiques actuelles conduisent à s'interroger sur une tendance apparue dans plusieurs des communications du colloque de Montpellier : ne propose-t-on pas souvent pour les formes ou les décors de la campanienne A une datation trop basse ?

3. 3. 4. 1. — Les décors.

La disparition des timbres sur campanienne A est datée communément de la fin du IIe s., voire du début du Ier s. ; exemples de dates proposées :
— vers 80-70 (Py, *supra*, p. 64, 3. 2. b, hypothétiquement) ;
— début, sinon milieu, du Ier s. (Arcelin, *supra*, p. 108, 2. 1. 3.) ;
— B. Dedet (*supra*, p. 77, 1. 2. 1.) observe que dans la zone des Garrigues « aucun vase campanien A tardif daté par le contexte du Ier s. av. J.-C. n'est porteur d'estampille ».

Pour ma part je tendrais à remonter de deux ou trois décennies encore la disparition *quasi* complète des timbres sur campanienne A. En effet, la plupart des timbres attestés à Carthage dans les années qui précèdent 146 sont déjà fort simplifiés, et se réduisent (à part les rosettes, qui se prêtent moins à l'analyse) à des feuilles rudimentaires, ou à des palmettes moins fines que celles du Grand Congloué, mais dont les feuilles s'épanouissent encore le plus souvent depuis la base de l'estampille.

C'est probablement juste après que se généralise le remplacement des timbres par des cercles concentriques incisés : pratiquement absents à Carthage (où j'en connais un seul exemple sur des milliers de tessons examinés), ceux-ci font leur apparition en force dans le troisième quart du IIe s. ; ils sont très fréquents à Entremont, de même que dans l'épave de Giannutri, que des arguments indépendants m'avaient incité à dater vers 140/130 (Morel, à paraître b). C'est aussi du troisième quart du IIe s. que P. Arcelin date l'apparition de ces cercles concentriques (*supra*, p. 108, 2. 1. 3.).

Concurremment avec les cercles — mais moins nombreuses qu'eux — sont attestées à Entremont des palmettes très rudimentaires encore presque inconnues à Carthage : des feuilles pointues en arc de cercle, étagées les unes au-dessus des autres, partent toutes d'une tige centrale épaisse. Ces palmettes datent pour l'essentiel du troisième quart du IIe s. ; elles abondent aussi dans l'épave de Giannutri (cf. Lamboglia, *RSL* 1964, p. 244 à 246).

Dans cette perspective, je me demande s'il ne faut pas dater de la fin du IIe s., ou à la rigueur du début du Ier s., les timbres de la nécropole d'Eyguières reproduits par P. Arcelin (*supra*, fig. 4, 1) : palmettes en arête de poisson, sans cercle de stries. Ces palmettes sont fréquentes — sans parler d'autres classes de céramique — sur une A parfois assez ancienne, en particulier au Monte di Vico à Ischia où en tout état de cause elles sont presque certainement anté-

Tableau des formes de campanienne attestées dans divers gisements du IIe s. et notamment des deux premiers tiers du siècle

Formes \ Gisements	Teste-Nègre 220-190 ?	Epave du Grand Congloué vers 190	Carthage avant 146	Epave d' Estartit 150/140	Epave de Giannutri 140/130	Dépôts de Cosa				
						A 273–180/160	B 180/160–140	C 190/180–140	D 150/130–70/60	E 120/110–40/30
Lamb. 5 = F 2252			X		X		X	X	X	
Lamb. 6 = F 1443		X	X	X	X				X	X
Lamb. 23 = F 1122a	X	X	X							
Lamb. 21/25 B = F 2710	X									
Proche de Lamb. 27a-b = F 2780		X	X	X	X		X		X	
Lamb. 27 c = F 2820	X	X	X	X	X	X				
Lamb. 28 = F 2640	X	X	X				X		X	
Lamb. 31 = F 2570, 2950	X	X	X	X	X		X		X	
Lamb. 33 a = F 2150			X							
Lamb. 33 b = F 2970	X	X	X	X	X		X	X	X	
Lamb. 34 a = F 2744	X	X	X				X	X	X	
Lamb. 36 = F 1310		X	X	X	X		X	X	X	
Lamb. 49 A = F 3221		X	X		X					
Lamb. 55 = F 2234			X	X	X		X	X	X	
Almagro 65 = F 3421		X	X							
Morel 68 b-c = F 3131	X	X	X							
Coupe carénée à pouciers = F 3311	X	X	X							
Forme 68 à pouciers = F 3155	X									
Guttus = F 8151a		X	X							

On remarquera notamment : 1) le caractère extraordinairement précoce de la campanienne A de l'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes, sans doute en raison de la proximité de Marseille ; — 2) le retard avec lequel la campanienne A parvient à Cosa, où la production locale et régionale peut répondre aux besoins ; — 3) le faciès très complet de Carthage qui, comme il est logique, regroupe des formes attestées aux Grand Congloué et à Estartit.

rieures à 85/80 et où elles datent plutôt du IIe s. Je n'ignore pas que ces dates sont plus hautes que celles que semble suggérer le contexte d'Eyguières, et je me borne à poser le problème sans prétendre lui apporter de solution.

On peut voir aussi une ultime dégénérescence des timbres sur campanienne A dans les palmettes d'Albintimilium, Lamboglia, *Gli scavi...*, 1950, fig. 26, 5. Elles ont été trouvées dans le niveau VI A, que N. Lamboglia date en définitive de 100-40 av. J.-C. Pour ma part, je les daterais vers 100 ou un peu avant ; au reste, la forme du pied de ce fragment ne permet pas de descendre très bas.

3. 3. 4. 2. — Les formes.

Nous retrouvons ici des problèmes du même genre. Par exemple je suis pleinement d'accord avec M. Py (*supra*, p. 67, 3. 5.) pour remonter la datation que j'avais initialement proposée (*RCRFActa* 1965) pour la forme 68 b-c : en considération de sa présence au Grand Congloué, et d'autres facteurs, je la daterais maintenant, non plus des 2e et 3e quarts du IIe s., mais de 175 ± 20. Et je suis intrigué par la datation — fin du IIe s. - début du Ier s. — indiquée par M. Bats, lors de son exposé, pour les exemplaires du sanctuaire d'Aristée à La Capte.

B. Dedet (*supra*, p. 84, 2. 2. 3.) estime qu'un lot de céramique à vernis noir de la couche 1 du sondage 3 de l'oppidum de Castelvielh à Sainte-Anastasie (Gard) « doit être rapporté au Ier s. av. J.-C. ». Cette expression n'est pas dénuée d'ambiguïté, car, à supposer que cette couche se soit constituée au cours du Ier s., elle contient aussi du matériel du IVe s. et de la première moitié du IIIe s. ; et les formes de campanienne A qu'elle recèle — 5/7 haute (= 27 c de grande taille = 27 B de Lamboglia), 27 c, 28 c (?), 31 b, outre un fragment de forme non classée — se trouvent toutes à Cosa dans l'un et/ou l'autre des dépôts B et C (du plein IIe s.) et D (150/130-70/60), mais non dans le dépôt B (120/110-40/30). On peut faire la même comparaison avec Cosa à propos de la campanienne A trouvée en surface à Castelvielh (Dedet, *supra*, p. 85, 2. 2. 4.) : je doute que ses formes (27 c, 28, 31, 34, 36) définissent un faciès de « campanienne A tardive ». Enfin le bol à rosette de la couche 1 du sondage 3 de Castelvielh me semble devoir être daté aussi du IIe s.

Le niveau Vié-Cioutat II ancien suscite une interrogation analogue. B. Dedet le date des « second et troisième quarts du Ier s. » (*supra*, p. 87, 2. 4. 2.). Sa campanienne A, en tout cas, ressemble à celle du dépôt D de Cosa, et tout semble conduire vers une datation dans le dernier tiers du IIe s. et la première moitié du Ier s. : répertoire des formes, profil des pieds, décor de cercles concentriques incisés, voire contexte tel que le décrit B. Dedet dans son article sur Vié-Cioutat (*MEFRA* 1974) : ce contexte comporte des amphores et des monnaies qui peuvent dater en grande partie de la fin du IIe s. ou du début du Ier s. Et peut-on par exemple classer dans la campanienne A tardive les bols 31 de ce niveau (Dedet, *supra*, fig. 7, nos 6, 7 et 9) ? Cette forme (F 2954 b) se trouve déjà, également avec une bande blanche peinte sous le bord interne, dans l'épave de Giannutri, vers 140/130, et je doute fort qu'elle dépasse le IIe s.

Ce glissement vers le haut que je suggère pour une grande partie de la campanienne A généralement considérée comme « tardive » pose, j'en suis conscient, un problème difficile : que laisse-t-il subsister pour les quelque 50 ans pendant lesquels la A sera encore utilisée ? D'abord, pour la A elle-même, un répertoire de formes très appauvri, réduit pour l'essentiel aux formes 5/7 a (= F 2282) et 113 (= F 2941) — du reste les seules formes en A à être attestées dans les niveaux tardifs d'Albintimilium : cf. Lamboglia, *Gli scavi...*, 1950, fig. 52, 2-4, et fig. 55, 2-4 —, et peut-être une patère à bord très évasé et à vasque cernée d'une large gorge (F 2235), ainsi, sporadiquement, que la forme 1 (= F 2300). Mais aussi, et surtout, diverses solutions de remplacement : autres classes de campanienne (notamment le « cercle de la B ») ; productions locales imitant ou non la campanienne ; autres classes de céramique, comme la céramique à paroi fine.

La campanienne A tardive est une piètre céramique, à propos de laquelle P. Arcelin (*supra*, p. 107, 2. 1. 1.) pose la question suivante : « ce fait doit-il être lié à une production intense destinée à l'exportation, et ce aux dépens de la qualité, ou s'agit-il tout simplement de signes avant-coureurs de la décadence de ces ateliers ? ». Je serais tenté de répondre que la seconde explication est évidemment la bonne (et de la durcir dans la mesure où il ne s'agit pas de signes avant-coureurs d'une décadence, mais d'une décadence pure et simple). S'il y eut en effet, pour la campanienne A, une production intense destinée à l'exportation, ce fut *avant tout* dans la première moitié du IIe s., au cours de laquelle cette céramique, sans briller particulièrement par ses qualités, ne présente pas encore les signes d'une véritable dégénérescence.

3. 3. 5. — La fin de la campanienne A.

Une discussion approfondie s'est engagée à ce sujet entre ceux qui datent vers 50 av. J.-C. l'arrêt des importations de la A et ceux qui pensent que cette céramique est restée en usage jusqu'aux environs du changement d'ère, les importations s'étant prolongées jusque vers 30/20 au moins.

Il faut d'abord, me semble-t-il, distinguer importations et usage. Certes, on ne résoud pas toutes les contradictions apparentes en affirmant que l'usage a permis de faire durer jusqu'aux environs du changement d'êre une céramique dont les importations auraient cessé un demi-siècle plus tôt. Cependant, il ne s'agit pas en l'occurrence d'un simple faux-fuyant. Par rapport à d'autres régions méditerranéennes, la Gaule méridionale se singularise par une propension certaine à faire durer très longtemps les vases à vernis noir. Etaient-ils considérés comme particulièrement précieux ? P. Arcelin ne le pense pas, qui signale (*supra*, note 65) qu'il en est de même pour les vases modelés locaux de Provence occidentale. On doit cependant observer qu'à Gaujac (Gard) seuls les vases campaniens — à une exception près — portent des indications de propriété, ce qui pourrait suggérer qu'on y tenait particulièrement (ou bien qu'il s'agissait de vases plus proprement individuels ?) (Charmasson, *Cahiers Rhodaniens* 1964).

Quoi qu'il en soit, le fait est là : c'est sans doute en Gaule que l'on voit la plus grande quantité de vases au fond usé par un usage répété, les plus beaux exemples et la plus grande fréquence de réparations au plomb (voir Gantès, *supra*, fig. 3, 7 ; Py, 3. 7 ; Muller, *supra*, fig. 11, 10 ; un exemplaire d'Entremont porte au moins 7 paires de trous de réparation). Sans compter les nombreux cas de remploi comme couvercles, comme bouchons, comme pendentifs, comme fusaïoles ou comme jetons, signalés à Nages comme à Gaujac, à Vieille-Toulouse comme à Verdun-sur-le-Doubs.

Il s'agit là, incontestablement, d'un facteur de perturbation des chronologies qui doit être pris en considération — et non seulement pour la fin de la campanienne A, mais aussi pour ses diverses étapes. Cette « inertie » du faciès céramique est du reste un vieux problème dans la région considérée, car Y. Solier nous a rappelé qu'on déposait souvent dans les tombes d'Ensérune des vases conservés depuis longtemps (voir aussi sur ce point Gallet de Santerre, *Mél. Piganiol*, II, p. 1027 et 1034 ; *RAN* 1968, p. 73 sq.).

Il est fort possible dans ces conditions que les dernières campaniennes A aient été *utilisées* avec les premières sigillées, sur certains sites. Ce qui, soit dit en passant, ne doit en aucun cas être confondu avec un phénomène d'attardement souvent conjecturé, mais extrêmement contestable, qui aurait conduit l'atelier de la A à exporter certains modèles, en Provence par exemple, 30 ou 40 ans après qu'ils eussent disparu ailleurs (ce phénomène serait incompatible avec la production standardisée qui caractérise éminemment la campanienne A) ; ce qui, surtout, ne préjuge pas de la date d'arrêt des *importations* de A. Pour cette dernière, mentionnons quelques données apparues au cours de la rencontre de Montpellier :

— M. Bats (*supra*, p. 104) : Olbia de Provence est abandonné en 49 ; lorsqu'il est réoccupé quelques années plus tard (vers 40/30), la campanienne A n'y est plus importée.

— H. Prades : à Lattes (Hérault), la séparation entre la campanienne et l'arétine est très nette. Des 175 tombes qui contiennent de la céramique arétine, *aucune* ne contient de la céramique campanienne.

— Y. Solier : à Narbonne, un dépotoir qui s'est constitué vers 30 av. n. è. contient 4000 à 5000 fragments d'arétine, mais *aucun* fragment de campanienne.

— E. Sanmartí : à Ampurias, l'arétine apparaît massivement entre 40 et 30 ; le faciès augustéen comporte seulement de l'arétine ; on ne connaît *aucune* tombe à céramique arétine qui contienne aussi de la campanienne.

— Enfin je rappellerai que dans la strate V d'Albintimilium, que N. Lamboglia date en définitive de 40 av. n. è. - 20 de n. è., la campanienne A se réduit à quelques fragments misérables et dont l'identification même n'est pas toujours sûre (Lamboglia, *Gli scavi...*, 1950, p. 105 et 109).

Tout semble donc indiquer que, sur les sites *côtiers, l'usage* — et *a fortiori l'importation* — de la céramique campanienne — et *a fortiori* de la campanienne A — avaient déjà cessé vers — 40. En revanche, sur certains sites *de l'intérieur*, des campaniennes longuement conservées, et surtout leurs imitations locales, ont coexisté pendant quelque temps avec l'arétine : en contraste avec les sites que je viens de mentionner, ce phénomène a été signalé par C. Aranegui pour l'arrière-pays de Valence, par B. Dedet pour Aramon (Gard), par A. Muller pour La Graufesenque, etc. Il rejoint le problème plus général de la « soudure » entre campaniennes et sigillées (voir *infra*, 3. 3. 6.), et reste en tout état de cause limité : M. Py observe qu'à Nîmes la campanienne A est absente du faciès augustéen, et a dû disparaître entre 50 et 30 ; beaucoup plus loin vers l'intérieur des terres, à Tournus (Sept-Fontaines), H. Vaussanvin ne note vers — 40, en connexion avec de la préarétine, que de minuscules fragments de campanienne A.

On peut par conséquent proposer pour l'arrêt des importations de campanienne A la date de 50/40 — et peut-être plutôt 50 ; il est possible que les importations de campanienne *en général* aient cessé vers la même époque. On a fait observer, au cours de la rencontre de Montpellier, que vers 50 av. n.è. des navires transportaient encore vers la Gaule de la campanienne, et que l'arrêt des importations de celle-ci doit donc être intervenu assez largement après cette date. Je me demande si l'argument n'est pas à double tranchant, et n'indique pas plutôt un arrêt des importations juste après 50. Non pas tant parce que, à l'heure actuelle, on ne connaît pas d'épave transportant de la campanienne et qui soit clairement et nettement postérieure à cette date : c'est là un *argumentum e silentio* qui vaut ce qu'il vaut. Mais dans l'épave de Planier 3, que des indices épigraphiques déconseillent de dater après 47, deux vases à vernis noir, qui ne font sans doute pas partie de la cargaison, mais plutôt du mobilier de bord, voisinent avec un exemplaire de préarétine (Tchernia, *CRAI* 1969). Datée également vers 50 par R. Lequément et B. Liou (*Mél. Heurgon*, 1976), une nouvelle épave de la rade de Marseille contient les toutes dernières productions arétines à vernis noir avant le vernis rouge : ces deux épaves des environs de 50 nous montrent donc le dernier stade de la campanienne avant le passage à la sigillée. Quant à l'épave de la Madrague de Giens, probablement proche du milieu du Ier s., elle contient dans sa cargaison de la campanienne B ou B-oïde, mais on ne peut guère compter que sur cette dernière pour dater le naufrage, avec une incertitude de quelques décennies (Tchernia-Pomey-Hesnard, *L'épave romaine de la Madrague de Giens*, 1978).

En outre, dans les trois cas précités, la campanienne fait partie du « cercle de la B ». La dernière épave actuellement connue qui transportât de la A est celle d'Albenga, vers 90/80, avec notamment des patères 5/7 a. Il ne faut pas oublier du reste qu'en 82 av. J.-C. Sulla porta un coup terrible à Naples, et surtout à Ischia, où quelques années plus tôt C. Marius avait trouvé refuge (Buchner-Rittmann, *Origine e passato dell'isola d'Ischia*, 1948, p. 63-64). Je ne pense pas qu'après cette date la production et l'exportation de campanienne A aient continué à être considérables.

3. 3. 6. — La « soudure » entre les campaniennes et les sigillées.

Certains de nos collègues ont observé que l'hypothèse d'un arrêt des importations de campanienne vers 50, ou même 40, obligerait à supposer un hiatus entre cette interruption et l'afflux des premières sigillées, que E. Sanmartí et Y. Solier situent vers 40 ou 30 sur des sites comme Ampurias ou Narbonne, et J.-L. Fiches vers 15/10 sur un

site comme Nages. Mais admettre ce hiatus me semble actuellement moins difficile que de supposer une prolongation des importations de A, et en général de campanienne, jusque vers le changement d'ère. Ce hiatus a pu susciter, justement, le développement rapide des exportations de sigillée ; et il a pu, en attendant, être pallié par divers expédients :
— Production accrue de céramiques locales de types indigènes à Lattes, selon H. Prades ; c'est probablement aussi le cas à Roanne.
— Production accrue de céramiques locales « d'imitation » :
— rappelant la campanienne : c'est le cas dans l'arrière-pays de Valence selon C. Aranegui ; ce l'est aussi, me semble-t-il, sur des sites aussi divers que Thamusida (Maroc) et les Baux, et en partie aussi à Roanne ;
— ou rappelant les toutes premières sigillées, comme à Ampurias selon E. Sanmartí, à Narbonne selon Y. Solier, et peut-être à Nages selon J.-L. Fiches.

3. 4. — LA CAMPANIENNE B.

3. 4. 1. — B et B-oïdes.

Il apparaît nécessaire de distinguer, outre la « vraie » B d'une part, et d'autre part des imitations produites dans des régions périphériques, une troisième catégorie de céramique à pâte claire, pourvue en gros du même répertoire de formes, et que je proposerais d'appeler B-oïdes plutôt que pseudo-B, dans la mesure où elles résultent probablement, non pas d'une imitation délibérée de la B dans une région où la céramique à vernis noir serait perçue comme un apport extérieur qu'il s'agit de copier, mais d'une génération spontanée à partir de traditions céramiques propres.

L'origine étrusque de la « vraie » B me semble incontestable, car la campanienne B de meilleure qualité — celle qui présente souvent un vernis soit bleuté ou gris, soit d'un noir profond, luisant et satiné — est l'héritière directe de productions toscanes comme le groupe de Malacena ou le groupe des anses en oreille. Mais divers indices m'avaient amené à supposer l'origine campanienne de certaines B-oïdes (*RCRFActa* 1965) ; plus récemment, l'analyse de la répartition d'un type de décors considéré comme typique de la B, le « losange » (carré à côtés concaves, aux angles terminés par des fleurons) m'a conduit à localiser l'origine de ce décor — qui par la suite a été imité dans d'autres régions, et notamment en Espagne — aux confins de la Campanie et du Latium (*Atti Taranto* XV, à paraître) : ce qui rejoint une ancienne observation de N. Lamboglia (*RSL* 1960), selon qui la B avait été produite à Calès. J'ai dernièrement recueilli à Calès même, avec des tessons de céramique B-oïde, des rebuts de cuisson qui sont actuellement soumis à l'analyse de M. Picon. Enfin ce dernier nous a présenté à Montpellier les premiers résultats des recherches qu'il a effectuées sur d'assez nombreux échantillons de campanienne B ou assimilée. Il y a bien, selon lui, deux grands groupes de « B » :
— L'une étrusque, de type Cosa, exportée notamment vers Ampurias. Je pense qu'on la trouve aussi à Carthagène, où des tessons qu'a bien voulu me montrer J. Perez Ballester présentent les caractéristiques de la meilleure campanienne B étrusque, avec leur vernis satiné à reflets gris (formes 4 et 5) ; du même me semblent être en B d'Etrurie plusieurs vases du musée d'Alicante et du musée de La Alcudia de Elche.
— L'autre, campanienne du Nord, de type Calès, exportée vers la Gaule et attestée par exemple à Vienne, Roanne et Tournus.

Ces analyses résolvent enfin certaines apories, et notamment celle que créait le contraste entre l'affirmation de N. Lamboglia à laquelle je faisais allusion et l'aspect indiscutablement « étrusque » de nombreux vases en B. L'étroite ressemblance entre la céramique calénienne à reliefs et certaines productions étrusques confirme du reste l'ancienneté de la communauté de traditions céramiques entre la Campanie du Nord et l'Etrurie.

3. 4. 2. — Problèmes chronologiques.

Notre connaissance de la chronologie de détail n'est pas plus brillante pour la B que pour la A, et doit être constamment soumise à révision. Ainsi B. Dedet observe (*supra*, 1. 2. 2.) que le décor de cercles incisés +guillochures caractérise non seulement le IIe s., comme je l'avais cru, mais aussi le Ier s. : il faut en prendre acte, mais peut-être convient-il de distinguer ici entre B et B-oïde.

Nos débats ont permis de constater un accord quant à l'apparition des premières exportations de campanienne B : seconde moitié et surtout dernier quart du IIe s. Les dates suivantes ont été avancées :
— vers 130 en Provence occidentale (P. Arcelin) ;
— vers 150/100 au Cluzel, dans la région de Toulouse (A. Muller) ;
— dans le dernier quart du IIe s. à Ampurias (E. Sanmartí) ;
— cette céramique est quasi-inexistante à Entremont, avant 123 ;
— elle manque à Carthage, avant 146.

Je me demande du reste si les exportations de la B, ou du moins de sa branche campanienne, ne sont pas liées à celles des amphores Dressel I (lesquelles manquent également à Carthage) : c'est en tout cas ce que confirmerait leur coexistence dans le navire de Spargi, certainement un des premiers à transporter, vers 120, de la B-oïde de Campanie du Nord, à décor de « losanges ».

3. 5. — LA CAMPANIENNE C.

3. 5. 1. — Problèmes chronologiques.

Mêmes incertitudes de détail que pour la B, même accord sur la date d'apparition en Gaule et en Ibérie : celle-ci doit être placée dans le premier siècle, et plutôt au début de ce siècle, tout au moins :
— en Provence orientale (Bats, *supra*, p. 104) ;
— en Provence occidentale (Arcelin, *supra*, p. 116, 2. 3. 4.) ;
— à Ampurias (E. Sanmartí).

La C est apparue à Carthage avant 146, mais elle y reste extraordinairement rare.

3. 5. 2. — Les « imitations » de C.

Faut-il appeler « imitations de C » toutes les céramiques à pâte grise et/ou présentant des formes semblables à celles de la C qui, en grand nombre, ont été inventoriées dans la région qui nous intéresse ici, et surtout dans le Languedoc oriental et en Provence ? C'est là un aspect particulier du problème que j'évoquais *supra*, 1. 3. Dans le cas présent, la C doit plutôt être considérée comme une branche, parmi d'autres, d'un ensemble très ramifié de productions de ce que j'appellerais l'aire occidentale, laquelle regroupe la Péninsule ibérique, les Baléares, la Gaule, l'Afrique, la Sardaigne et parfois la Sicile.

Pour des raisons dont le détail nous échappe, mais qui doivent être liées entre autres à la mainmise romaine sur la Sicile et à l'importance du commerce syracusain, la campanienne C est une des rarissimes céramiques à vernis noir italiennes qui aient été exportées au loin. Comme pour la campanienne A, cette exportation de quelques formes stéréotypées a été précédée, dans la zone d'origine, par la fabrication de formes plus complexes et plus variées, qui n'ont pas été exportées mais sont attestées à Syracuse et à Akrai.

Certes, la C a suscité çà et là des imitations : l'une des plus incontestables pourrait être une patère du Beaucet (Vaucluse) à « pâte grise, uniforme et serrée », à surface dépourvue d'enduit, qui imite la forme 7 de la C jusque dans les détails du profil et du décor, mais avec une technique différente (Arcelin, *supra*, p. 122, 3. 3. et fig. 8, n° 4).

Mais d'une façon générale on aurait tort d'imputer à l'influence de la C, aussi bien pour la technique de cuisson que pour le répertoire des formes, toutes les productions occidentales qui présentent avec elle un air de famille.

Par exemple, B. Dedet distingue (*supra*, p. 79-81, 1. 2. 3., 1. 2. 4. et 1. 3.) :
— d'une part, des vases en campanienne C, importés dans la région des Garrigues languedociennes en nombre très restreint (il en mentionne au total 5 exemplaires possédant une forme. Cette céramique représente 1,98 % du vernis noir à Castelvielh, 0,22 % à Vié-Cioutat) ;
— d'autre part, des « imitations de campanienne C » appartenant à sept classes différentes, auxquelles correspondent un très grand nombre d'exemplaires (11,88 % à Castelvielh, 31,45 % à Vié-Cioutat).

On peut certes parfaitement concevoir qu'un phénomène d'imitation se soit amplement développé à partir de quelques exemplaires importés, mais la disproportion apparaît ici assez étonnante. En outre, certaines de ces formes « d'imitation » n'appartiennent pas au répertoire de la campanienne C syracusaine (c'est le cas des formes Lamb. C 5 et C 16, dont les archétypes sont empruntés par N. Lamboglia à une production non exportée de la région de Tyndaris ; et de la forme 28 c, qui est languedocienne). Quant à la pâte plus ou moins grise, qui est le dénominateur commun de ces sept variétés d'« imitations », elle est on ne peut plus commune dans l'aire occidentale précédemment définie, au cours des trois derniers siècles avant notre ère. Elle y constitue le résultat pour ainsi dire spontané d'une technique de cuisson relativement simple, la « cuisson réductrice-réductrice » (Picon, *Introduction à l'étude technique...*, 1973), sans qu'il y ait lieu d'invoquer à son sujet un phénomène de plagiat.

3. 6. — L'ATELIER DE RULLUS.

J'évoquerai pour finir, en marge de ces pages consacrées aux céramiques à grande diffusion, une production du Ier siècle exportée à distance, quoique dans des proportions infiniment moindres et dans une zone très limitée. Il s'agit des gobelets de ce que j'appellerai l'atelier de Rullus, dont je ne connais aucun exemplaire entier mais que caractérisent une partie inférieure très rétrécie vers le bas (en cône effilé) et un pied aplati et également conique, s'élargissant vers le bas. Ils portent un vernis généralement noir, parfois rouge. Sous leur fond externe figure généralement une marque circulaire ou plutôt ovale, comportant :
— le plus souvent, au centre, un motif figuré : tête de Minerve, lyre et massue, caducée... ;
— toujours, au pourtour, une marque du genre *Lusimacus Rulli St(ati) s(ervus)*, ou *Lucrio Rul(l)i*.

Ces gobelets sont attestés dans les sites suivants (j'indique entre parenthèses le nombre minimum d'exemplaires connus) :
— En Italie : en Campanie (musées de Naples et de Capoue, deux exemplaires), à Rome (3), à Cerveteri (3), à Chiusi (1).
— En France et en Espagne : à Magalas (1), à Ensérune (14), au musée de Béziers (1), à Montlaurès (1), à Narbonne (1), à Peyriac-de-Mer (1), à Ruscino (2), à Ampurias (3).

Je n'en connais aucun autre exemplaire hors de ces régions, à part un fond de vase conique à vernis noir de Tiaret (Algérie) qui pourrait *éventuellement* être rapporté à cet atelier (Cadenat, *Ant. Afr.* 1972, fig. 10,2).

Des deux pôles — l'Italie centrale, et le littoral du golfe du Lion — qui sont ainsi définis, il est pour le moins vraisemblable que c'est le pôle italien qui a produit et exporté, sans que l'on puisse toutefois exclure absolument l'hypothèse inverse, car l'habitude très rare de signer les vases par une marque circulaire apposée sous le fond externe est attestée en Gaule, à Lyon, Vienne et Clermont-Ferrand notamment (mais le prénom Statius est typiquement campanien). Il s'agit en tout cas d'un exemple frappant de courant commercial « privilégié », dont l'explication réside peut-être dans les « affaires » de ce Rullus (apparenté aux Servilii Rulli bien connus au Ier s., et dont l'un fut un adversaire de Cicéron ?).

4. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES ET CAS PARTICULIERS

4. 1. — LES EXPORTATIONS DE GRANDE GRÈCE.

La Grande Grèce est presque absente — du moins pour la période qui précède le IIe s. — du panorama qui a été tracé ici. Pourtant, l'abondance de la céramique de Grande Grèce en Gaule du Sud et en Espagne du Nord-Est a été admise sans discussion par Jannoray (*Ensérune*, p. 320 sq. notamment), par Benoit (*Recherches sur l'hellénisation*, p. 46), et par cent autres avant ou après eux. La même opinion s'applique couramment à l'Afrique : or une recherche récente (Morel à paraître d) montre que sur 150 à 200 vases ou fragments d'Afrique du Nord considérés par la tradition archéologique comme des importations de Grande Grèce, 4 ou 5 seulement ont des chances sérieuses de provenir de cette région. Je suis convaincu que la Gaule et l'Ibérie ne donneraient pas un résultat fondamentalement différent ; que là, comme en Catalogne, comme en Afrique punique,comme en Sicile occidentale, les quelques importations indéniables de Grande Grèce sont en fin de compte nettement moins nombreuses que les importations d'Italie centrale (et notamment que les vases à petites estampilles) ; et qu'il faut en particulier rayer de la liste des importations de Grande Grèce la plupart des vases considérés comme apuliens sous prétexte qu'ils portent quelque rehaut peint, la plupart des vases attribués à la Campanie simplement parce qu'on les appelle « campaniens ». Ainsi, à Olbia de Provence, le faciès céramique de la seconde moitié du IVe s. et de la première moitié du IIIe s. comporte des vases attiques, des vases d'Italie centrale et des vases régionaux : *mutatis mutandis* on trouve exactement la même physionomie en Afrique à la même époque, et ici comme là les importations de Grande Grèce font quasiment défaut.

La rencontre de Montpellier a échappé à ces attributions abusives à la Grande Grèce, et c'est un signe indéniable du progrès de la céramologie « campanienne ». Reste le problème des *influences* de la Grande Grèce, qui me paraissent encore surestimées, comme l'ont longtemps été les *importations*. Par exemple j'hésiterais beaucoup à voir avec E. Sanmartí (*supra*, p. 36, 5. 3.) « une influence certaine des productions de Teano » dans le décor incisé et peint de certains vases de l'atelier de Rosas. Très marginale en Italie aussi, la céramique de Teano est le type même de ces céramiques de Grande Grèce qui, malgré une qualité et une originalité indéniables, n'ont pas été exportées du tout hors de la Péninsule. Les céramiques à décor incisé et/ou peint sont si nombreuses, aux IVe et IIIe siècles, à travers tout le monde méditerranéen, que de tels modèles, *si modèle il y a*, peuvent être cherchés un peu partout, en éliminant de préférence les productions localisées à grande distance de la région considérée, et qui n'y ont pas été diffusées.

4. 2. — LES CÉRAMIQUES IMPORTÉES DES DEUX DERNIERS TIERS DU IIIe SIÈCLE.

4. 2. 1. — Le faciès italien au IIIe siècle.

Entre les bols à petites estampilles du premier tiers du IIIe s. et la campanienne A de l'extrême fin du même siècle, on discerne mal quelles céramiques d'Italie purent être importées en Gaule et en Ibérie, surtout si l'on suspend son jugement (cf. *supra*, 3. 2. 2.) en ce qui concerne les exportations tardives de l'atelier des petites estampilles. On connaît pourtant assez bien le faciès céramique de l'Italie pour les deux derniers tiers du IIIe s. : ce sont par exemple pour l'Italie centro-septentrionale la production de Malacena, les productions arétines à vernis noir anciennes, les premiers vases de l'atelier des anses en oreille, des bols à bord épaissi ; pour l'Italie centrale, des bols à bord en bourrelet, des coupelles à collerette rabattue, des patères à lèvre épaissie, saillante et légèrement déversée ; pour l'Italie méridionale, les premiers avatars de la A, la céramique de Calès, l'extrême fin de la céramique de Gnathia ; et aussi, ici et là, des dizaines d'autres productions, d'autres formes, qu'il ne saurait être question de mentionner ici (cf. l'index de Morel, *Céramique campanienne, les formes*, à paraître).

Or tout cela n'est attesté qu'épisodiquement en Gaule et en Ibérie : deux vases d'Ullastret en campanienne A archaïque (cf. *supra*, 3. 3. 3.), des fragments caléniens à Marseille (patère ornée de proues de navires : renseignement F. Salviat), à Ampurias (assez nombreux fragments aux musées d'Ampurias et de Barcelone), ailleurs encore (Domergue, *AEA*, 1969), sont bien peu de chose. Dans le lot de matériel de Marseille (fouilles de la Bourse) que j'ai pu examiner, je n'ai rien repéré qui se rapportât à cette époque, mais ce lot n'est peut-être pas représentatif du faciès marseillais : en effet, parmi les sites dont le matériel a été commenté lors de la rencontre de Montpellier, c'est celui qui est le plus proche de Marseille — à savoir l'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes — qui a fourni le nombre *relativement* le plus élevé de pièces pouvant avoir été importées d'Italie au cours de la période que nous considérons. Il est difficile d'y voir un hasard.

4. 2. 2. — L'oppidum de La Teste-Nègre, aux Pennes.

Notons d'emblée qu'il s'agit du seul site examiné ici, avec Olbia peut-être, à posséder une céramique attique à figures rouges du deuxième quart du IVe s. semblable à celle qui se trouve fréquemment dans le Levante espagnol, ou à celle dont était chargée l'épave du Sec. C'est à la période suivante — deuxième moitié du IVe s. et premier tiers du IIIe s. — que *pourraient* appartenir des vases dont je me demande si L.-F. Gantès ne les rabaisse pas trop en les datant de 265-210 environ, comme une variante de la forme Lamb. 42 B (42 B a en réalité, puisque l'auteur fait allusion à propos de ce vase à une rainure du plan de pose, caractéristique précisément de 42 B a : cf. Gantès, *supra*, fig. 1, 6), et un cratérisque Lamb. 40 E (*ibid.*, fig. 2, 10). Arrivons à des vases de la période qui nous concerne plus directement ici :

— Coupelle à lèvre épaissie et très légèrement rabattue striée verticalement de pseudo-godrons (Gantès, *supra*, fig. 3, 4). Elle rappelle à première vue, quoique d'assez loin, une forme courante en Italie centrale — notamment Latium et Etrurie méridionale — autour de la deuxième moitié du IIIe s. (F 2520). Doit-on pour autant considérer ce vase comme « probablement étrusque » (Gantès, *supra*, p. 98) ? Il faudrait examiner le vase lui-même, mais sa forme,avec sa lèvre très peu rabattue et ses pseudo-godrons nettement irréguliers, n'est pas canonique pour l'Italie et je pencherais plutôt, en définitive, pour une production locale. C'est bien en tout cas une origine locale qu'il faut assigner à deux autres vases de cette forme, l'un de la Teste-Nègre même, à pâte grise et à enduit noir écaillé, que signale L. F. Gantès ; l'autre, dont les pseudo-godrons ont été tracés deux par deux au moyen d'une pointe double, trouvé sur l'oppidum de la Bori du Loup à la Roque-d'Anthéron (Bouches-du-Rhône) (cf. *Aquae Sextiae, Bulletin intérieur,* 1966).

— Patère Gantès, *supra*, p. 102, fig. 3, 7. C'est la forme 89 = F 1534, bien attestée vers le milieu et la deuxième moitié du IIIe s. en Italie centrale où elle a été adoptée notamment pour certaines « Heraklesschalen ». Il y a d'assez fortes chances pour que cet exemplaire soit importé (on notera la réparation particulièrement complexe dont il a fait l'objet).

— La patère 21/25 B en campanienne A mentionnée *supra*, 3. 3. 3., complète ce faciès du IIIe s.

Au total, même sur ce site relativement privilégié à cet égard par la proximité de Marseille, un bilan extrêmement maigre pour les importations italiennes des deux derniers tiers du IIIe s. ; cette situation rappelle celle qui prévaut à la même époque en Afrique, et qu'on peut vraisemblablement imputer, entre autres, aux guerres puniques (voir *supra*, 3. 2. 2). Aussi recevrais-je avec prudence l'affirmation de M. Py (*supra*, p. 70, 3. 7.), selon laquelle pour cette période « les négociants massaliètes ont trouvé plus de profit à diffuser les produits italiens qu'à continuer à vendre les céramiques régionales » : quels seraient en effet, dans cette hypothèse, ces produits italiens ? Pour ma part, je ne les vois guère en Provence, dans le Languedoc, en Catalogne : les céramiques « régionales » — qu'elles soient venues de Marseille ou d'ailleurs — m'y paraissent, bien plutôt, prédominer, en attendant l'invasion de la campanienne A.

4. 3. — LES IMPORTATIONS EN GAULE INTERNE.

4. 3. 1. — Vieille-Toulouse et les autres sites de la région toulousaine.

Les documents présentés par A. Muller (*supra*, p. 127-138) permettent de rouvrir le dossier de Vieille-Toulouse. La question est épineuse et peut se résumer ainsi : une grande partie de la campanienne A que les archéologues toulousains datent des environs du changement d'ère serait, ailleurs, datée de la première moitié du IIe siècle.

Les datations toulousaines reposent notamment sur un ensemble de contextes dont on aimerait être sûr qu'ils ne sont pas systématiquement tirés vers une chronologie basse. Par exemple, lors de ramassages sur le site de Vieille-Toulouse, ont été recueillis entre autres 5 as au Janus bifrons et deux deniers de la République, dont le type n'est pas précisé (Muller, *supra*, p. 127, note 6) : ces monnaies s'accordent-elles avec l'affirmation selon laquelle « Vieille-Toulouse a été occupée pendant la cinquantaine d'années qui a précédé le début de notre ère » ?

Quant aux céramiques, le faciès de certains puits de Vieille-Toulouse, avec sa combinaison de campanienne A plutôt ancienne, de bols à reliefs, de poterie grise ampuritaine, d'amphores rhodiennes, ne détonerait pas à Carthage avant 146. Mais venons-en aux détails, notamment en ce qui concerne la campanienne A.

Il faut d'abord relever que les vases de Vieille-Toulouse ou des environs reproduits *supra* par A. Muller ne sont pas tous également anciens. Certains lots peuvent sans difficulté être attribués au Ier s., et notamment ceux des figures 4 et peut-être 6 ; c'est donc les autres lots qu'il faut considérer ici, c'est-à-dire ceux des figures 5, 7, 9, 11 et dans une moindre mesure 10 et 13. Laissant de côté des vases à vernis noir que je considère comme locaux ou régionaux (cf. *supra*, 2. 3. 3.), ainsi que la campanienne B, dont la chronologie est peu sûre, je m'en tiendrai à la campanienne A.

1) Les pieds de campanienne A de Vieille-Toulouse et des environs sont dans l'ensemble hauts et nettement obliques. Ils appartiennent au genre 210 de ma nouvelle typologie des pieds de vases, datable vers 165 ± 35 (de son côté le pied du curieux fond de campanienne B ou B-oïde de la figure 8 appartient à mon type 152b, qui date apparemment du milieu ou de la seconde moitié du IIe s.).

2) Aucun des vases en campanienne A présentés ne porte ces cercles concentriques gravés sur le fond interne qui deviennent monnaie courante à partir du troisième quart du IIe s. (*supra*, 3. 3. 4. 1.).

3) Ceux des vases du puits 0 de Toulouse-Saint-Roch (fig. 3) qui appartiennent sûrement à la campanienne A (G et H) portent des timbres (feuilles) et un décor (timbres + stries) courants par exemple à Carthage dans le deuxième quart du IIe s.

4) Un timbre comme celui de la fig. 12, 8, d'Auterive (sur campanienne A ?), serait parfaitement à sa place dans le dernier niveau de Carthage.

5) Le gisement d'Auterive contient de nombreux fragments de bols en campanienne A (reproduits par Muller, *supra*, fig. 11) qui portent sous le bord interne deux ou trois filets blancs surpeints délimitant une zone où se trouvent parfois des feuilles rudimentaires (et éventuellement des corymbes) également en rehauts blancs. A Carthage on trouve fréquemment un décor analogue sur campanienne A, mais il s'agrémente toujours, même sur les exemplaires les plus tardifs (milieu du IIe s.) d'un rinceau incisé. En revanche, peu après, le rinceau incisé disparaît : c'est le cas dans l'épave de Giannutri (vers 140/130), pour des bols 31 en campanienne A à propos desquels N. Lamboglia note (*RSL* 1964) : « il formato grande ha due bande [sovradipinte in bianco sotto l'orlo interno] aventi in mezzo (non sempre) *foglie isolate sensa tralci* ». Le parallèle me paraît convaincant. J'exclurais en tout cas que ces bols d'Auterive soient postérieurs au IIe s., voire à 125 environ.

Voilà les faits. Quelle interprétation autorisent-ils ?

1) Il est sûr que dans la région toulousaine comme dans d'autres régions de France les chercheurs tendent à abaisser les datations dès lors qu'il s'agit de l'époque républicaine. Ainsi le site du Cluzel aurait, selon A. Muller (*supra*, p. 130), livré « des cratères à godrons des IIe-IIIe s. avant J.-C. ». Si *réellement* il s'agit de cratères à godrons, italiques ou non, on peut exclure une datation au IIe s. : le IVe s. ou le début du IIIe s. sont les dates les plus vraisemblables.

2) Peut-on reconnaître avec A. Muller (*supra*, p. 130) que « le cas de perduration de la campanienne [à Vieille-Toulouse jusqu'à la pleine époque augustéenne] n'est plus unique » après la communication de P. Arcelin sur la Basse-Provence ? En réalité ces deux cas ne sont aucunement comparables : car la campanienne A des Baux et des environs, dût-on remonter légèrement sa chronologie, comme je le crois, reste fondamentalement une campanienne A tardive, datant pour l'essentiel du Ier s. ou de l'extrême fin du IIe s. (en quoi elle s'accorde avec les trouvailles de la Bourse à Marseille, où la campanienne A tardive est particulièrement abondante) ; en revanche la campanienne A de la Haute-Garonne est fondamentalement une campanienne A ancienne, qui ne peut descendre jusqu'au Ier s., il s'en faut souvent de beaucoup.

3) A. Muller (*supra*, p. 130) suggère deux autres hypothèses : « atelier intermédiaire installé en Gaule et fabriquant pour les marchés nouvellement conquis de la vaisselle désormais démodée dans la métropole italienne et les pays de la Narbonnaise », ou bien « circuit commercial italique qui concurremment à des produits modernes (arétine) continuerait à fabriquer et à écouler vers les pays « barbares » des produits technologiquement dépassés ». La Haute-Garonne aurait donc été l'unique région à recevoir des produits abandonnés ailleurs depuis 100 ans et plus, mais dont un stock aurait été gardé, puis écoulé sur ce seul marché ? Ou encore, un atelier axé sur la production de masse aurait continué à fabriquer quelques exemplaires pour cette poignée d'acheteurs ? J'ai déjà dit (*supra*, 3. 3. 5.) que je ne croyais guère à de tels attardements lorsqu'ils atteignent quelques décennies : à plus forte raison lorsqu'ils dépassent un siècle ! Quant à la première de ces deux hypothèses — celle de « l'atelier intermédiaire installé en Gaule » — elle tombe d'elle-même si vraiment il s'agit à Toulouse et aux environs de campanienne A, laquelle vient de Naples-Ischia comme toute autre campanienne A.

Si l'on écarte, comme on doit le faire au vu des documents présentés par A. Muller ou antérieurement publiés, toute arrière pensée quant aux conditions de la fouille, une solution se profile : des puits funéraires comblés en une seule fois au cours des dernières décennies avant notre ère (ainsi que l'a fait admettre A. Muller lors de la discussion) n'ont-ils pu être remplis avec de la terre contenant quelques vestiges bien antérieurs à cette opération ? Ainsi s'expliqueraient par exemple la prédominance écrasante de la campanienne B et les nombreuses amphores Dressel I voisinant avec des vestiges de la première moitié du IIe s. Il s'agit d'une situation assez banale et qui se retrouve ailleurs de façon parfois bien plus accentuée encore : les remblais augustéens de Carthage contiennent presque exclusivement de la céramique antérieure au milieu du IIe s. av. n.è.

Peut-être cette conjecture heurte-t-elle la conviction des fouilleurs de Vieille-Toulouse, ou soulève-t-elle des difficultés que je ne connais pas ; peut-être aussi ne tient-elle pas compte du rôle, évoqué par Y. Solier et Y. Roman, que la fondation de Narbonne en 118 a pu jouer dans la diffusion de la campanienne A vers l'arrière-pays. Mais pour ma part je ne vois pas d'autre alternative qu'entre cette explication et une révision déchirante — avec un glissement d'un siècle à un siècle et demi — de la chronologie de très nombreux gisements de la Méditerranée occidentale, depuis des épaves comme le Grand Congloué, Estartit ou Giannutri jusqu'à des sites terrestres comme Carthage, Cosa ou Entremont.

4. 3. 2. — Autres sites de la Gaule interne.

La région toulousaine n'est pas la seule, en Gaule interne, à avoir reçu de la campanienne A dès le IIe s.. Dans le Sud-Ouest, mentionnons, outre le Gers et notamment les puits funéraires de Lectoure dont Mme Larrieu-Duler a présenté le matériel (*supra*, p. 126),un fragment de campanienne A des environs de 150 découvert à Bordeaux, rue Porte-Dijeaux et publié dans le catalogue de l'exposition *Bordeaux, 2000 ans d'histoire* (1971), p. 65.

C'est à juste titre que H. Vaussanvin (*supra*, p. 144) souligne le grand intérêt des découvertes du Petit-Chauvort à Verdun-sur-le-Doubs (Saône-et-Loire). Aucun lot important de campanienne A n'avait encore été trouvé aussi loin de la Méditerranée. Il s'agit incontestablement de campanienne du IIe s., et plutôt des deux premiers tiers du siècle (je pense notamment aux deux fonds de vases à palmettes complexes, pl. 2, 6 et 7). Sans doute faut-il aussi dater du IIe s. (autour de 130 ?) le fragment de Saint-Symphorien d'Ancelles (Saône-et-Loire) que H. Vaussanvin préférerait attribuer au Ier s. (*supra*, fig. 2, 9).

D'autres cas d'importation de A relativement ancienne (IIe s., et parfois première moitié ou milieu du siècle) peuvent être signalés :
– à Roanne, à l'Institution Saint-Joseph avec notamment un fond de A comportant un décor surpeint de points disposés en Y analogue à celui que j'ai signalé *supra*, 3. 3. 2. (M. Bessou, *Etude des vestiges de la Tène découverts à Roanne*, 1976, pl. 18, 3). A Roanne, les importations de A continuent au long des IIe et Ier s., et ce site a également fourni un des fragments les plus tardifs de la Gaule centrale : fond de bol dont le pied présente une section trapézoïdale à parois extrêmement obliques.
– à Levroux (Cher), à en juger par trois fragments de campanienne A dont R. Lequément a bien voulu me communiquer les dessins et dont l'un, surtout, porte une palmette très élaborée qui ne saurait être postérieure au milieu du IIe s.

4. 3. 3. – Proportions respectives de la campanienne A et de la campanienne B : évolution chronologique et circuits de distribution.

H. Vaussanvin (*supra*, p. 148) pose au sujet de la répartition des campaniennes A et B sur divers sites de Saône-et-Loire une série de questions importantes, dont je retiendrai celle-ci : « pourquoi les céramiques campaniennes A et B n'ont-elles pas été importées simultanément, alors que leur production contemporaine pour la période qui nous préoccupe l'aurait permis ? ».

A cet égard, j'ai longtemps été sensible aux problèmes des aires de répartition, des courants commerciaux, etc. Je continue, certes, à privilégier cette explication : comment rendrait-on compte autrement de la différence, pour les proportions de A d'une part, de B ou de B-oïde d'autre part dans l'ensemble des céramiques à vernis noir, entre Volubilis et Tamuda (Maroc) et Hippone (Algérie orientale) pour des périodes grosso modo analogues et couvrant les IIe et Ier siècles ?

	Volubilis	Tamuda	Hippone
Campanienne A	29 %	13 %	65 %
Campanienne B	63 %	83 %	8 %

Mais sur ces différences régionales se greffent des différences chronologiques. Si la campanienne B est apparue en Etrurie dès le début du IIe s., elle n'a dû être exportée massivement que quelques décennies plus tard ; de son côté la B-oïde, dont nous ignorons quand elle est apparue, n'a guère été exportée avant le dernier tiers du IIe s. (*supra*, 3. 4. 2.). Dès lors leur exportation a dû croître rapidement, tandis que la A déclinait pour se raréfier plus nettement encore à partir de 80 environ (*supra*, 3. 3. 5.). C'est pourquoi, *toutes choses égales par ailleurs*, – c'est-à-dire dans une région donnée, irriguée par des courants commerciaux donnés –, la proportion B/A augmente considérablement à partir de la fin du IIe s. et plus encore à partir du deuxième quart du Ier s. Prenons un exemple. Dans une même région, le Maroc, des sites datant grosso modo des IIe-Ier s. (Volubilis et Tamuda, avec sans doute une antériorité d'ensemble pour Volubilis) et des deux derniers tiers du Ier s. (Thamusida) présentent respectivement pour le rapport B/A les valeurs approximatives suivantes :

Volubilis :	2,2	(B : 63 % ;	A : 29 %	de l'ensemble du vernis noir)	
Tamuda :	6,4	(B : 83 % ;	A : 13 %	"	")
Thamusida :	26,4	(B : 74 % ;	A : 2,8 %	"	")

On observera aussi la place que tiennent sur ces sites les productions locales, dont la proportion, selon toute probabilité, augmente considérablement à partir du milieu du Ier s. (*supra*, 3. 3. 6.) : 2 % à Volubilis, 4 % à Tamuda, 18,6 % à Thamusida (Morel, *Ant. Afr.* 1968).

Ces hypothèses sont confirmées par un certain nombre d'observations :
– Dans la région de Toulouse, contraste entre les céramiques du IIe s. (surtout campanienne A) et celles du Ier s. (presque exclusivement campanienne B).
– En Saône-et-Loire, contraste analogue entre les céramiques du IIe s. et celles du Ier s. ; et, plus précisément, entre le Petit-Chauvort à Verdun-sur-le-Doubs (IIe s. : prédominance très marquée de la A) et les Sept-Fontalnes à Tournus (75-25 env. : la A est pratiquement absente ; cf. Morel-Perrin, *RAE* 1976 et les observations ultérieures de H. Vaussanvin).
– Dans le Forez, contraste entre Roanne, où la campanienne A, en grande partie ancienne, n'est pas rare, et d'autres sites comme le Crêt-Châtelard à Saint-Marcel de Félines, Goincé à Poncin, Essalois, qui ont dû recevoir des importations méditerranéennes bien plus tardivement que Roanne et où elle représente l'exception.
– Dans la région de Clermont-Ferrand, contraste entre le faciès à A d'Aulnat et le faciès à B de Gergovie.

Ces mêmes hypothèses devraient, enfin, rendre compte de certaines anomalies apparentes. Ainsi les exposés parallèles de B. Dedet et de P. Arcelin ont fait ressortir que la campanienne C est près de dix fois plus abondante, relativement à l'ensemble des céramiques à vernis noir, dans la Provence occidentale que dans le Languedoc oriental – deux régions distantes de quelques kilomètres, l'une et l'autre fort proches du Rhône. Aires de distributions diffé-

rentes ? Peut-être. Mais avant d'en venir éventuellement à cette conclusion, il importe de se demander si cette anomalie ne résulte pas d'une différence chronologique : n'est-il pas normal, après tout, que les gisements tardifs des Baux et des environs recèlent bien davantage de cette céramique arrivée en Gaule dans le courant du Ier s. que les sites des Garrigues languedociennes dont nous avons vu (*supra*, 3. 3. 4. 2) qu'il convenait peut-être de remonter leur datation ?

On le voit, les inconnues sont encore nombreuses, spécialement dans l'ordre de la chronologie. Mais puisqu'il est vrai, comme le remarque M. Py (*supra*, p. 63, 3. 1.), que dans les sites de la Gaule Méridionale « les niveaux des IIIe et IIe s. av. J.-C. sont presque toujours datés à partir des vases à vernis noir qu'ils contiennent », il faut inéluctablement, pour en connaître l'histoire, lever ces préalables par une série d'approches patientes. Les journées d'étude de Montpellier n'y auront vraisemblablement pas peu contribué.